

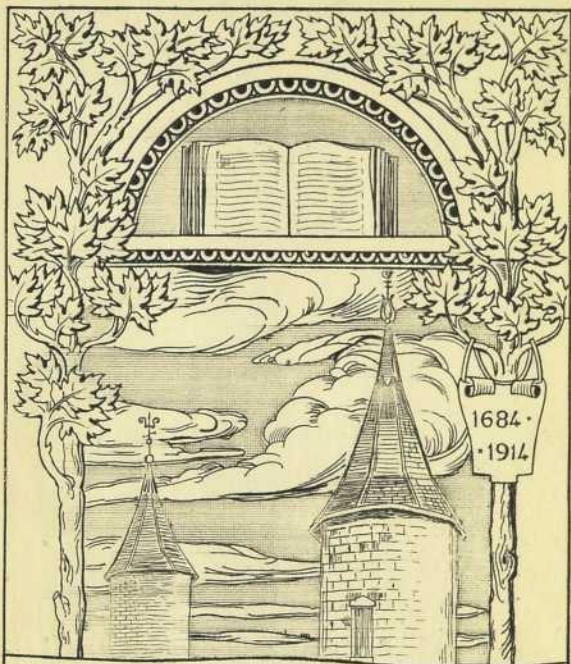
28
32
A
19
C843.52

B233m

1953

VIANNEY BÉLANGER

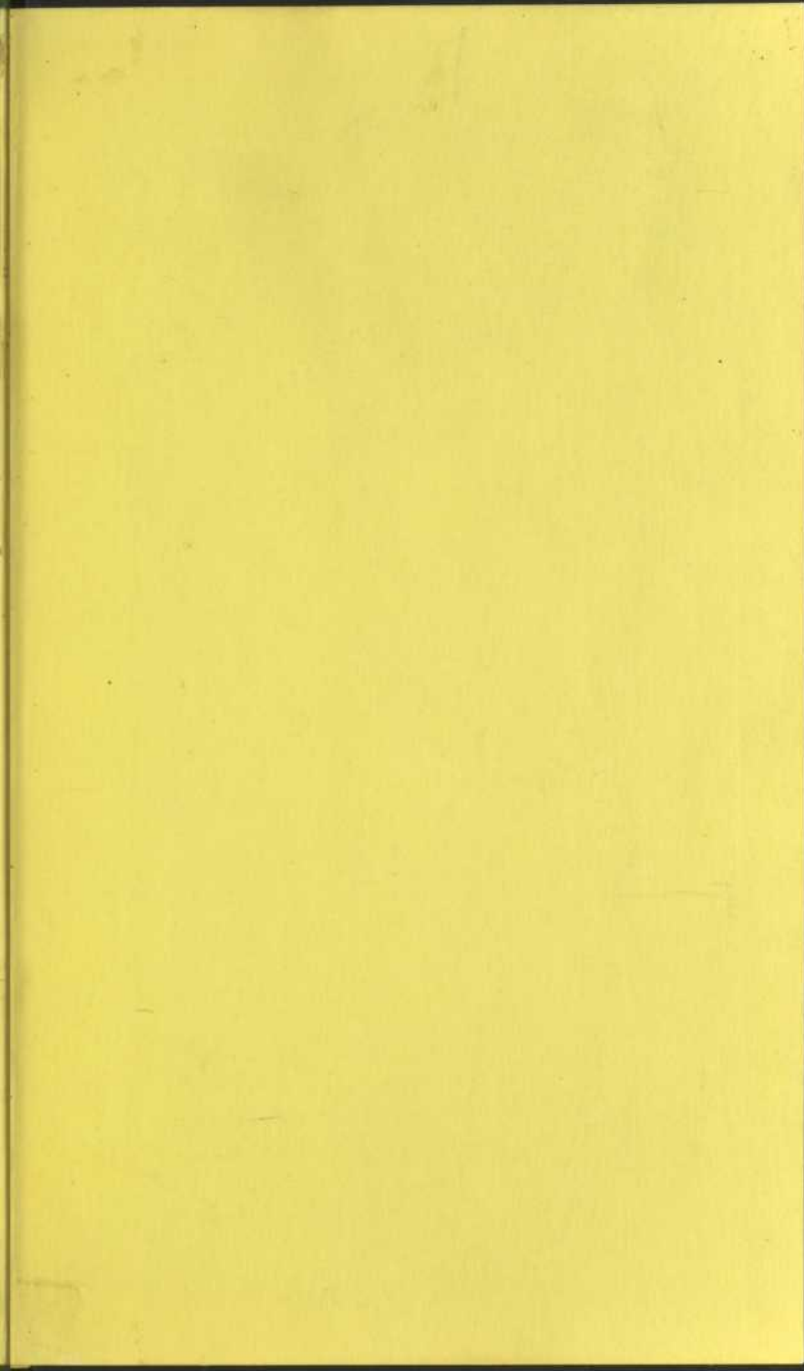
Relieur

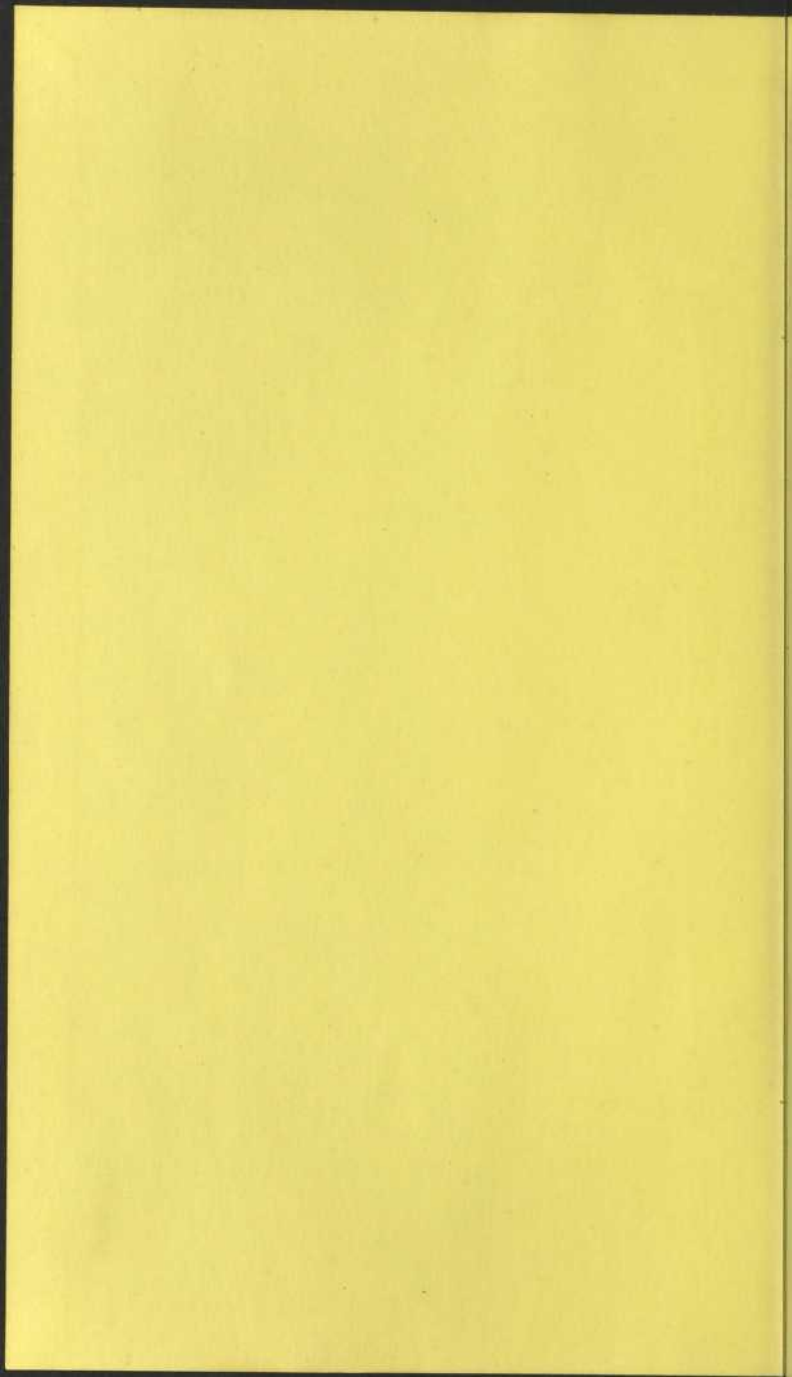


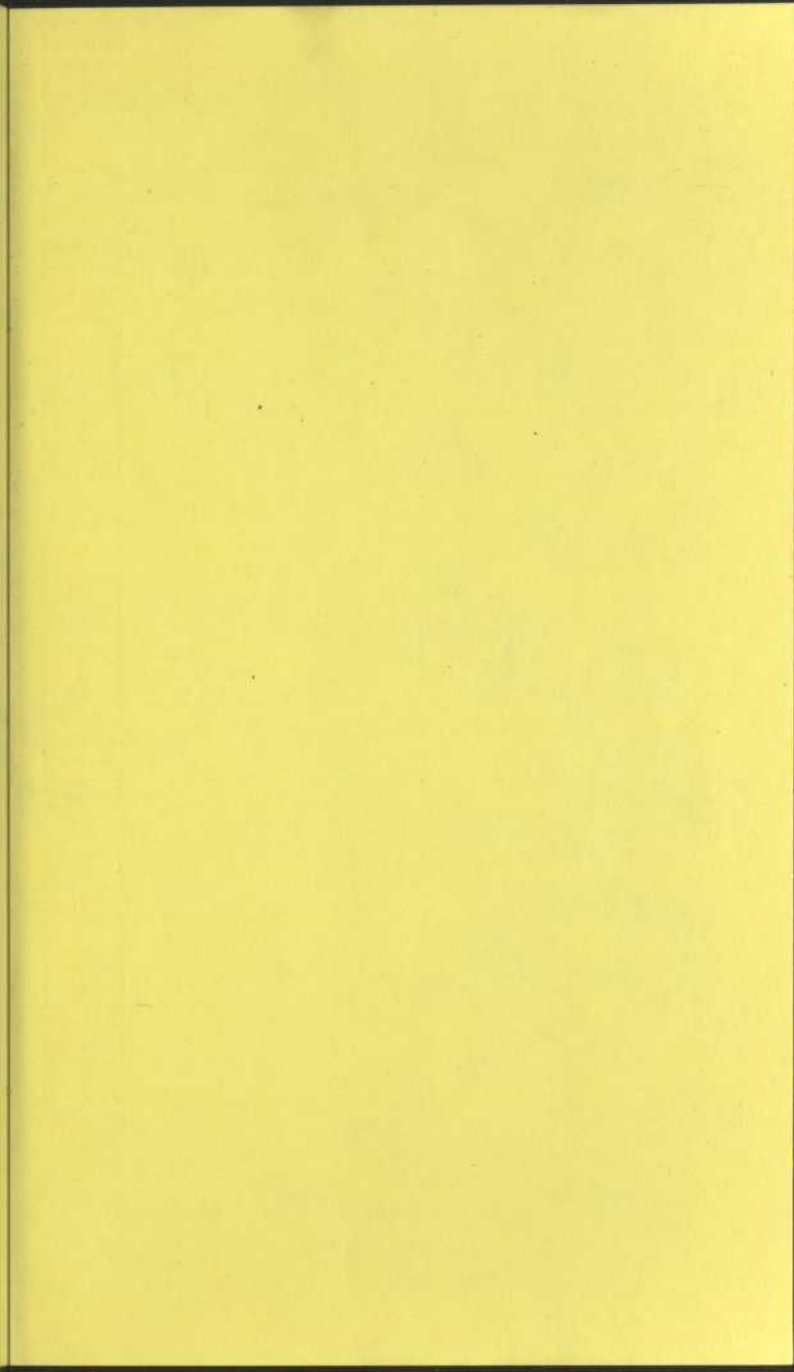
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

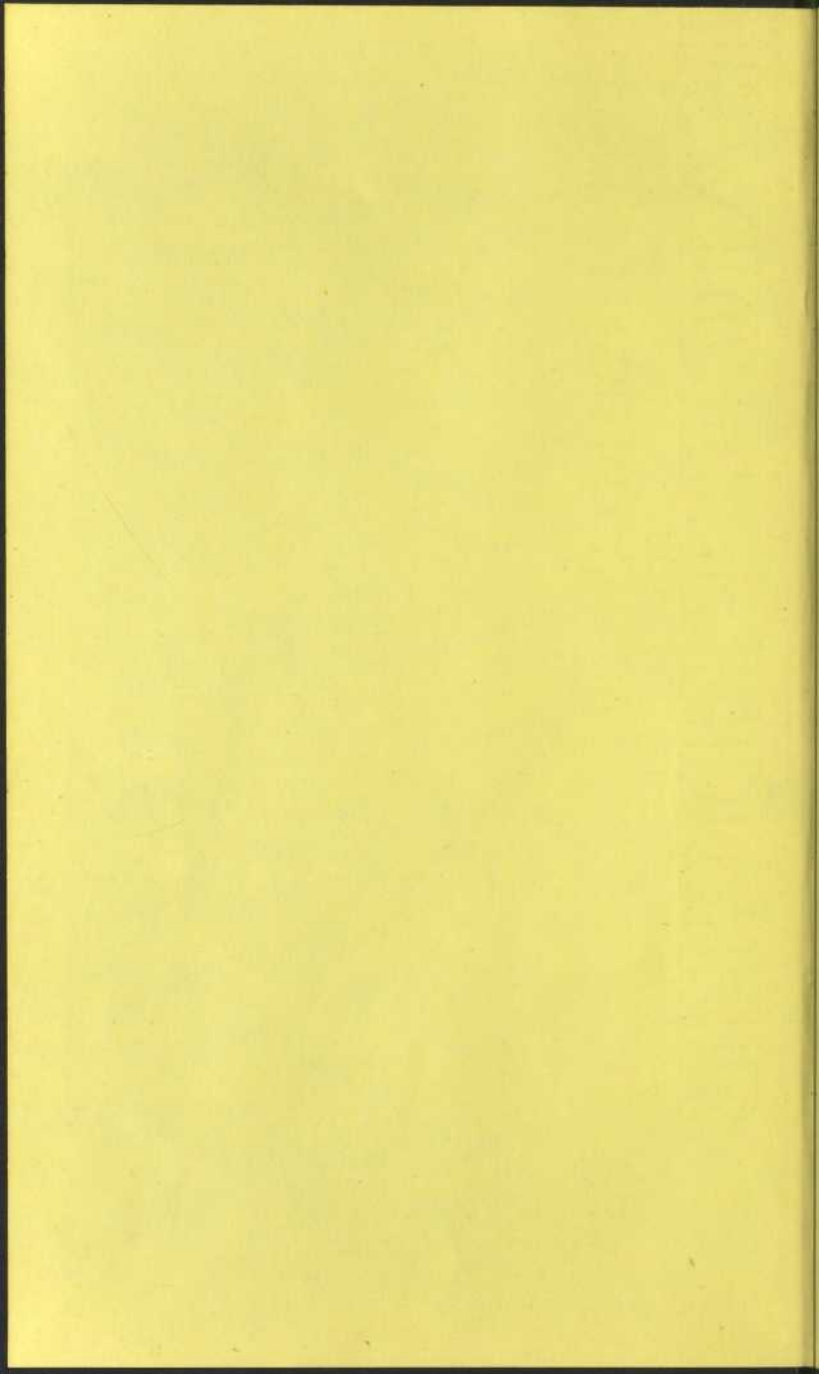


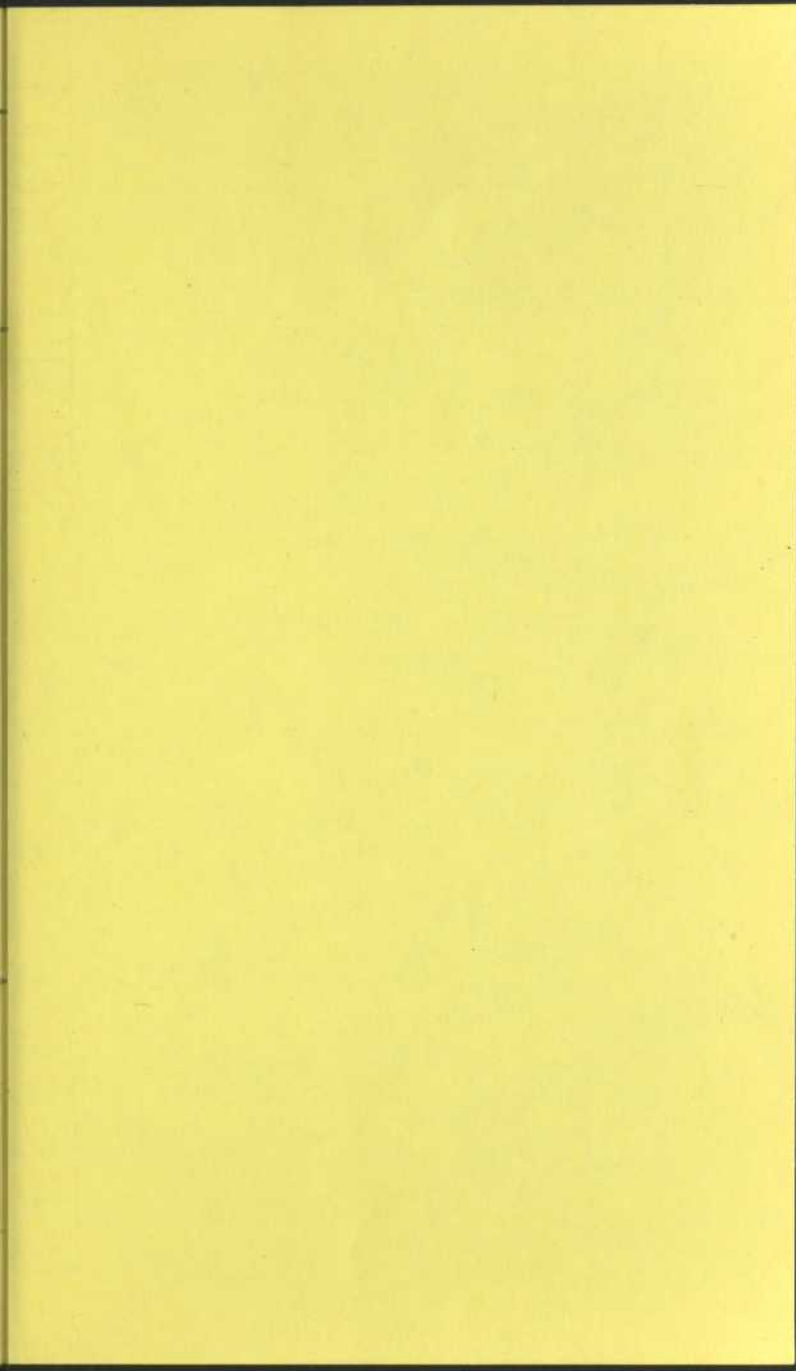
B 733 me

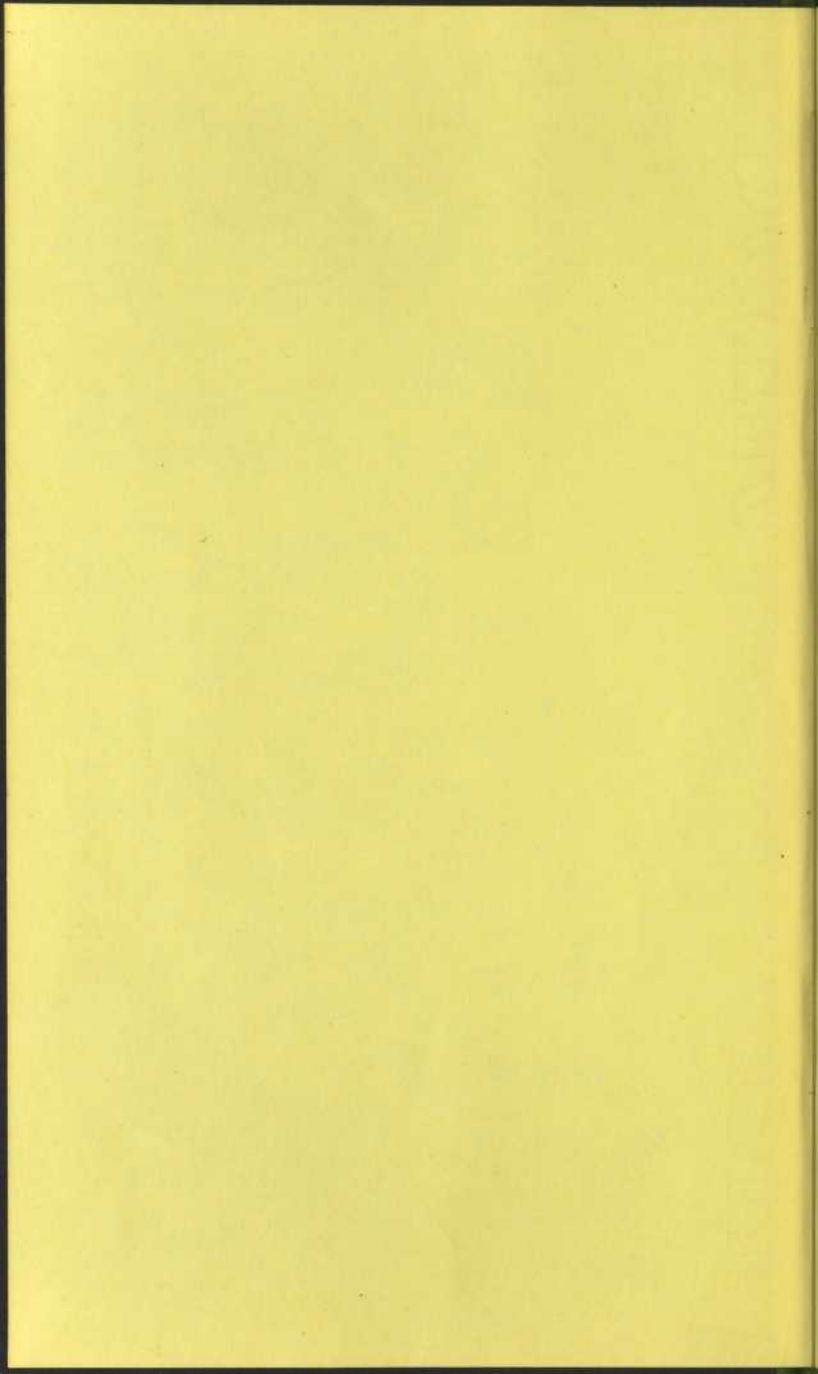


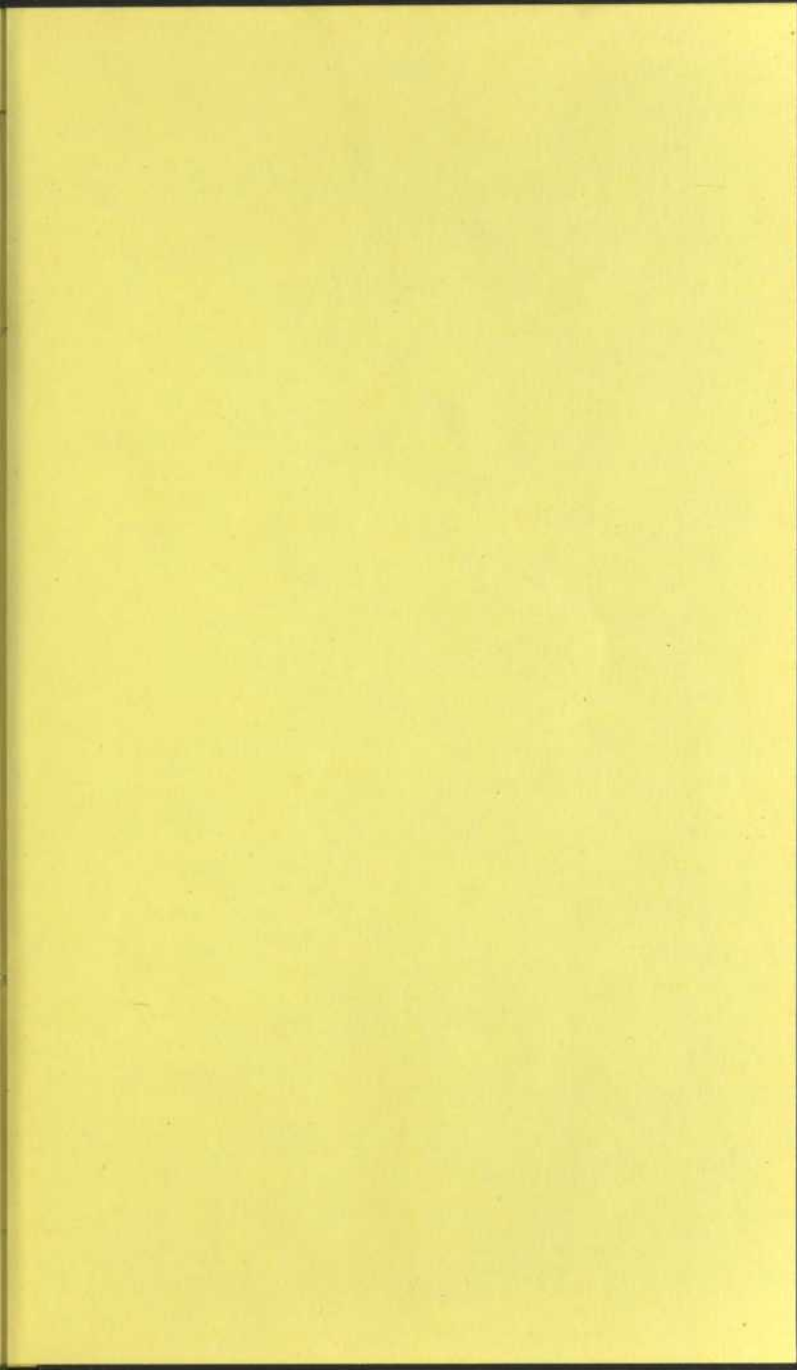


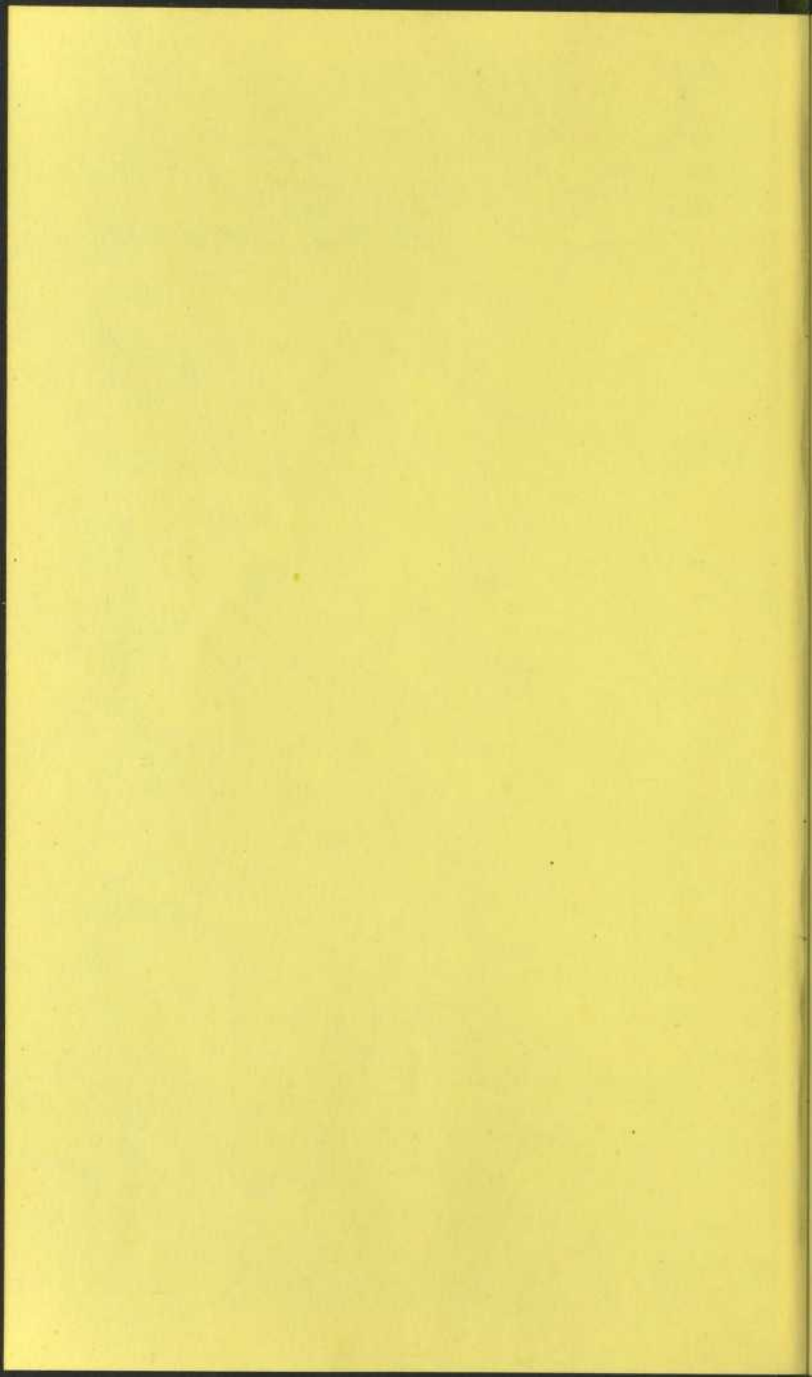


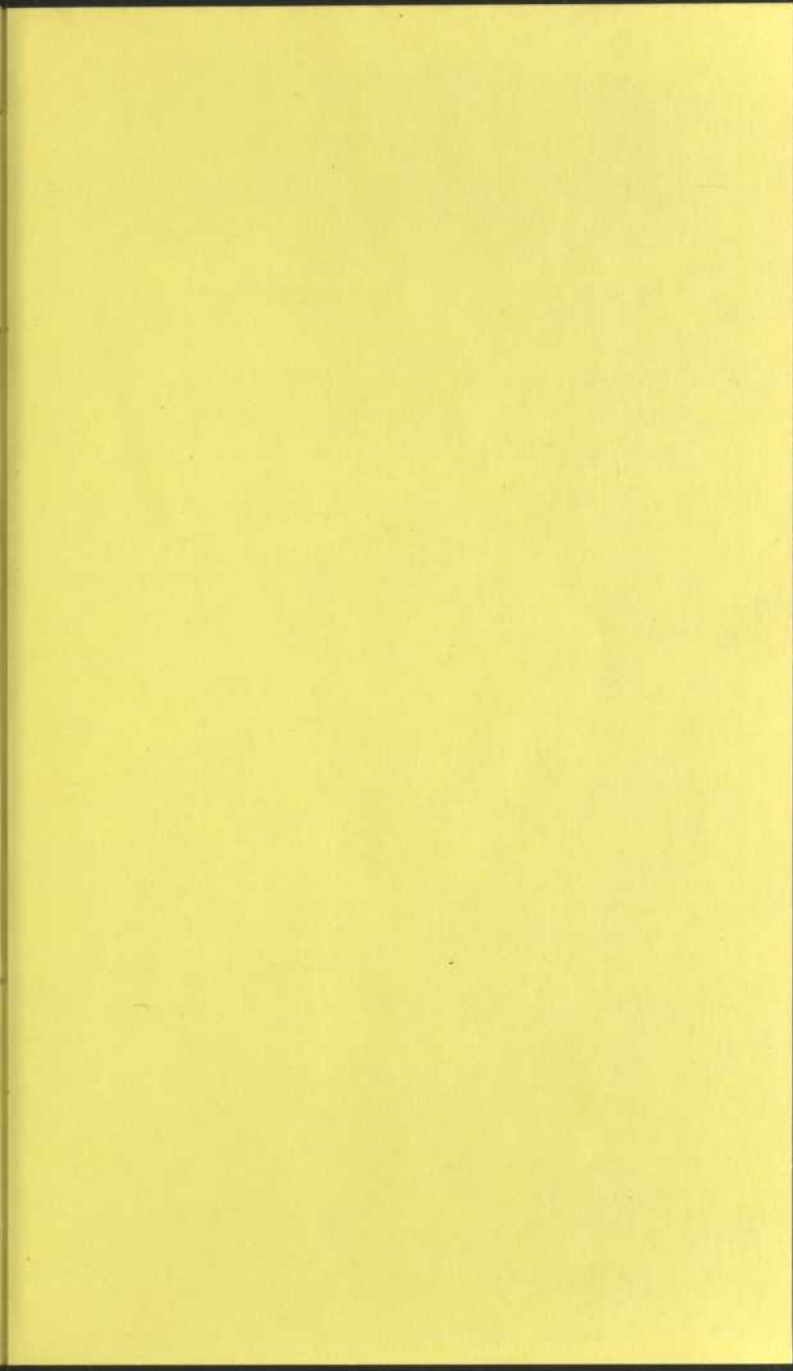


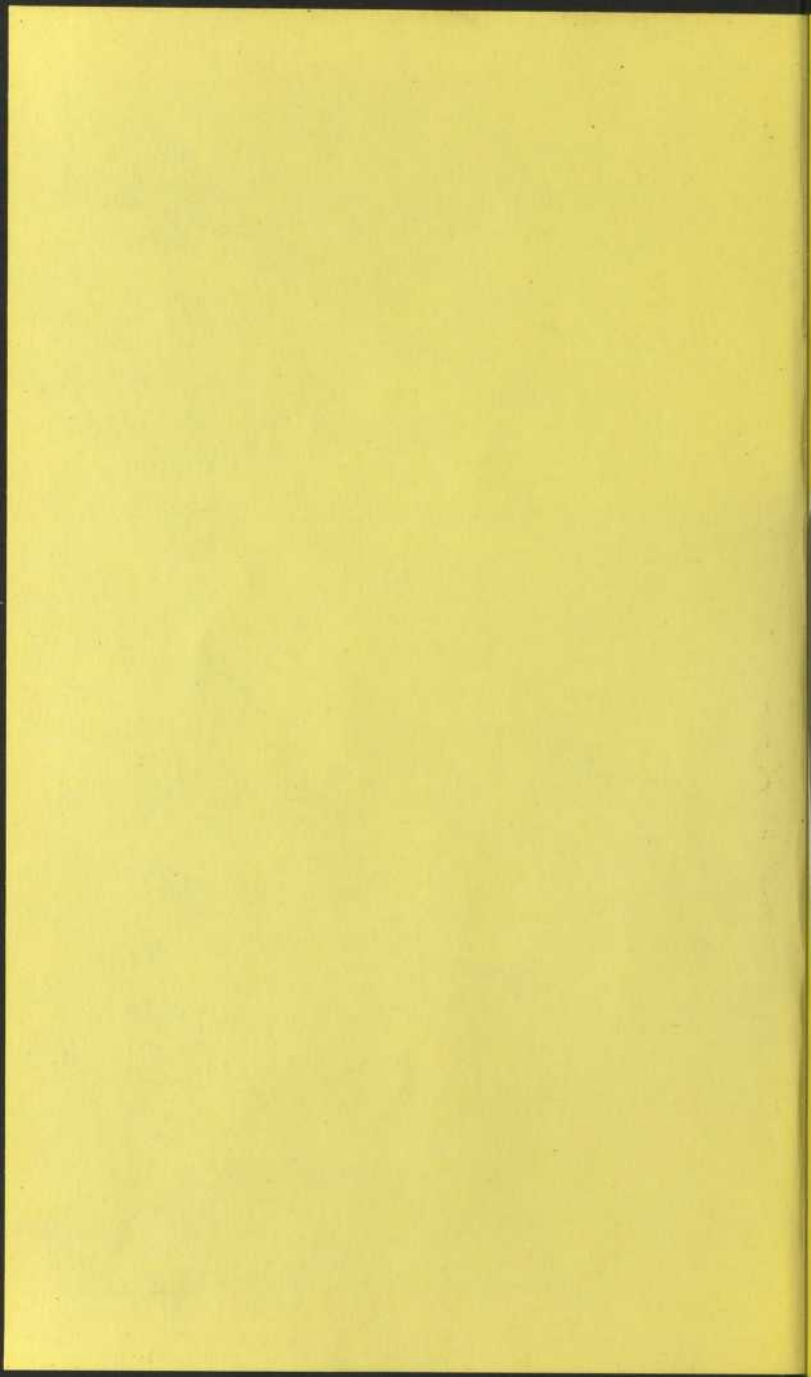












Les Contes du 90^e MILLE
Grand-Père Sept-Heures

LE MEUNIER SANS-SOUCI

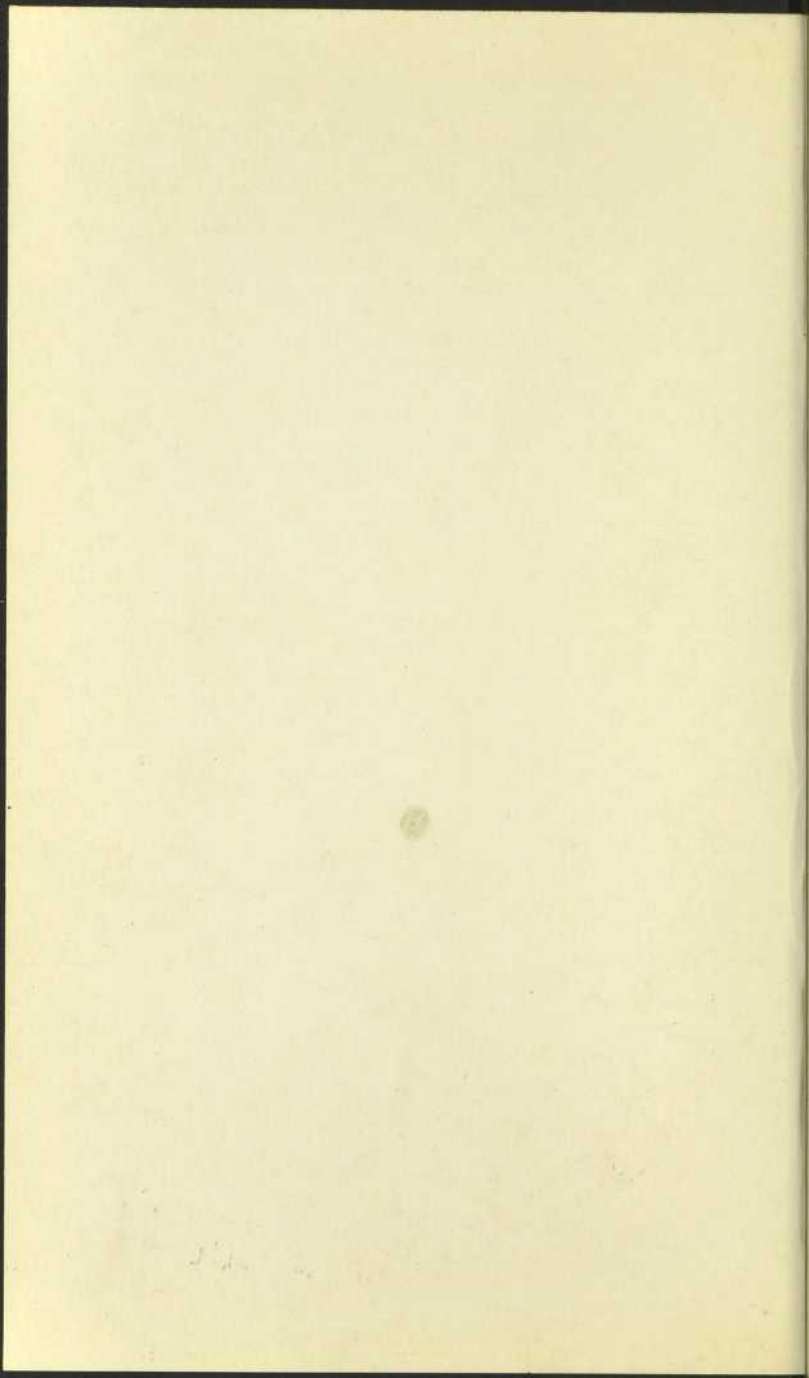
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



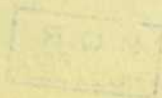
CHANTECLER

7



LE MEUNIER SANS-SOUCI

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



À la mémoire d'ADÉLARD LAMBERT

raconteur du terroir

*qui m'a communiqué un bon nombre des contes
compris dans les cahiers 7-12*

ADÉLARD LAMBERT
1892-1953

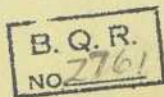
ps

9503

A7M4

1953

fs



LE MEUNIER SANS-SOUCI



Une fois, un vieillard et sa femme vivaient heureux, dans l'aisance et le contentement, sans la moindre inquiétude pour leurs vieux jours. Leur sollicitude se portait sur Tit-Jean, leur seul enfant. Il était intelligent et débrouillard, mais coléreux. Ses emportements subits ne manquaient pas de les préoccuper.

Le père revint de la ville un soir, apportant un gros coq-dinde et une mère oie. Il dit :

— Tit-Jean, je te donne la mère l'oie parce que tu ne t'es pas fâché une seule fois, aujourd'hui. Prends-en bien soin !

Tit-Jean, alors âgé de huit ans, fut enchanté de la bonne attention de son père et résolut de prendre grand soin de la mère l'oie. Quelques jours plus tard, il devint fort inquiet. La mère l'oie disparaissait et puis elle revenait sans qu'il puisse trouver le lieu de sa retirance. Il se mit donc sérieusement à sa recherche. Soudain, il entendit un grand bruit. Se tournant dans la direc-

tion d'où venait ce bruit, il aperçut le gros coq-dinde battant des ailes, picorant quelque chose dans les longues herbes, et criant de toutes ses forces :

— T'en mou-our-ras ! t'en mou-our-ras !

Tit-Jean accourt, et qu'aperçoit-il ? Sa mère l'oie gisant morte sur un nid rempli d'œufs. Le coq-dinde continuait à s'acharner sur elle, lui picorant la tête et criant de plus en plus fort :

— T'en mou-our-ras ! t'en mou-our-ras !

Croyant que le coq-dinde avait tué sa mère l'oie, Tit-Jean entra dans la plus grande colère de sa vie. Il saisit un gourdin et l'abattit sur l'oiseau, qui ne lâcha l'oie qu'en criant une dernière fois :

— T'en mou-our-ras !

Et il s'affaissa, mort, lui, aussi.

Cette fâcheuse affaire donna au père et à la mère une nouvelle occasion de le tancer vertement à cause de ses crises de colère. Malgré tout, leur petit garçon, en grandissant, resta incorrigible. Pis encore, avec l'âge, il acquit le défaut de la coquinerie.

Son père, entre autres occupations, était éleveur de cochons. Il possédait toujours un troupeau de ces bêtes à l'engrais, dans

un enclos qui séparait son terrain d'une fondrière.

Un jour, les parents avaient à faire un voyage en ville. Le père fit force recommandations à Tit-Jean de soigner les cochons, surtout de garder la barrière de l'enclos bien fermée, vu le danger pour les cochons d'en sortir et, en se vautrant, d'aller s'enfoncer dans la fondrière attenante, qui était sans fond.

Le père et la mère étaient à peine partis, qu'un commerçant d'animaux se présenta à Tit-Jean et demanda combien de cochons il y avait dans l'enclos et s'ils étaient à vendre. Tit-Jean refusa tout d'abord de répondre, mais, comme le commerçant insistait et lui offrait un joli magot d'argent, il se décida tout à coup de vendre le troupeau, mais à condition que lui, Tit-Jean, couperait la queue des cochons et les garderait pour sa part de vendeur. Le commerçant consentit à cette étrange condition. Avant de partir, Tit-Jean coupa la queue aux cochons, et remit les bêtes au commerçant, qui disparut bientôt avec le troupeau.

Après son départ, Tit-Jean alla planter les queues dans la fondrière et laissa la bar-

rière grande ouverte. Et il s'en alla travailler ailleurs. A l'heure du souper, arrivèrent le père et la mère. La barrière était grande ouverte et ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Les cochons avaient disparu. A leurs questions, Tit-Jean répondit tout simplement que, pendant qu'il avait le dos tourné, un passant avait dû ouvrir la barrière, et que les cochons avaient aussitôt gagné la fondrière. Il n'en restait plus rien que les queues; elles se dressaient hors de la boue du borbier. Apprenant le désastre qui venait de se produire, le père ordonna à Tit-Jean de se hâter et de tirer par la queue les cochons enfouis. Peut-être qu'en les lavant, il était encore temps de sauver une bonne partie de la viande.

Tit-Jean, qui n'était pas bien pesant, se fit un pont volant avec quelques planches et parvint près des queues plantées. Simulant l'effort par ses contorsions et ses grimaces, il prétendit vouloir arracher les cochons enfouis dans le borbier. Tirant une queue, il fit semblant de tomber à la renverse; elle s'était cassée au ras des fesses. Après un simulacre de travail ardu, Tit-Jean lança plus loin les queues et feignit un

grand chagrin; il n'avait pas réussi dans son entreprise. Le père, découragé de la perte de ses cochons, chicana Tit-Jean tout le reste de la veillée.

Le lendemain, quand le père et la mère se levèrent, Tit-Jean avait disparu.

Durant la nuit, il s'était levé sans bruit. Après avoir fait un paquet de ses hardes et de provisions de bouche, il avait pris le chemin, décidé à tout jamais de quitter ses parents. Le gousset bien garni d'argent provenant de la vente des cochons, il marcha trois jours sans arrêt, arriva à un moulin à farine. Il s'y arrêta pour s'y reposer et pour s'entretenir avec le meunier. Ce meunier avait besoin d'un homme. Il s'engagea donc à lui sans hésiter un instant.

Or ce meunier avait la réputation d'être toujours de bonne humeur, débonnaire et gai, sans le moindre ennui. C'est pourquoi il était surnommé le meunier Sans-souci.

Trois mois après son entrée chez le meunier, survint un événement imprévu. Le roi, depuis longtemps, avait entendu parler du meunier Sans-souci. Il n'avait jamais connu l'inquiétude. Il se fit un jour mener

chez lui. Après un long entretien, il lui dit :

— Meunier, notre partage dans la vie n'est pas égal. Le tien est la pauvreté, mais une vie heureuse, une pauvreté sans inquiétude. J'ai pour ma part les grandeurs et la richesse. Mais je suis fourbu de tracas et de mille embarras. Dis-moi, peux-tu en prendre une part et me soulager d'autant ?

— S'il-vous-plaît, votre Majesté, laissez-moi ma pauvreté. Je n'ai jamais rien connu d'autre chose.

— Meunier, veuille-le ou non, tu n'en as pas le choix. Tu as un roi, c'est pour le servir. Si, dans trois jours, tu n'as pas répondu aux trois questions que voici, malheur à toi : Où est le centre de la terre ? Combien vaut ma personne ? Et à quoi je pense ?

Sur ces mots, le roi s'en alla, laissant le meunier perplexe et songeur. À mesure que les trois jours s'écoulaient, le meunier devenait plus préoccupé et plus inquiet. Tit-Jean s'aperçut de son changement d'humeur. Il lui en demanda la cause. Après avoir appris la raison de ce revirement, Tit-Jean offrit au meunier d'aller voir le roi à sa place. Le

fait est qu'il lui ressemblait comme un frère. Le meunier s'empressa d'accepter cette offre et, le troisième jour arrivé, il s'affubla des habits de son maître et se rendit chez le roi. Il se fit conduire en sa présence.

— Eh bien, meunier, es-tu capable de me dire où est le centre de la terre ?

— Sire, mon roi, répondit Tit-Jean, le centre de la terre est là où Votre Majesté va poser les pieds.

Le roi s'égayait de cette réponse imprévue. Il sourit et dit :

— En voilà une d'acceptée. Mais je te défie de répondre à la deuxième : Dis-moi combien vaut ma personne !

— Sire, mon roi, votre Majesté vaut vingt-neuf deniers.

— Comment, dit le roi en sursautant, seulement vingt-neuf deniers ! Explique-toi ou c'en est fini de toi, meunier Sans-souci.

— Sire, mon roi, Notre-Seigneur fut vendu pour trente deniers, ne valait-il pas un denier de plus que vous ?

— Bravo ! dit le roi. La deuxième est acceptée. Reste la troisième. La plus dif-

cile des trois. Gare à toi, meunier Sans-souci ! Dis-moi ce que je pense.

— Sire, mon roi, vous pensez sans doute parler au meunier Sans-souci. Eh bien, c'est à Tit-Jean, son engagé, que vous parlez.

— Tu m'en diras tant ! s'écria le roi, écarquillant les yeux.

Satisfait sans contredit des réponses de Tit-Jean, il l'engagea à son service, dans son château, pour l'aider à se débrouiller dans ses affaires d'état. Il y réussit à merveille, tant il était doué de finesse et d'esprit. Et, faut bien le dire, il n'était pas embarrassé de trop de scrupules, étant passé maître en coquinerie.

Plus tard, Tit-Jean alla rendre visite à ses vieux parents, qu'il trouva affligés de pauvreté. Il se fit pardonner ses escapades du temps passé et les invita à passer leurs vieux jours dans un chalet près du château, dans le contentement et le bien-être. Tout le monde, y compris le roi, de ce jour, apprit à vivre sans souci, comme l'humble meunier de ce nom.

CRIQUETTE EST PRIS

Une fois, il y avait deux vieillards, le père et la mère Criquette. Ils vivaient bien misérablement, dans les plus grandes privations. La vieille blâmait toujours son vieux de ce triste état de vie. Elle lui chantait pouilles à la journée à cause de la misère qu'elle endurait et s'apitoyait du passé autant que de l'avenir qui ne s'annonçait pas meilleur. Elle lui rappelait sans cesse qu'avec un peu d'instruction, il aurait pu cultiver son talent de deviner les choses; cela leur aurait gagné une existence moins pénible. Un jour, le vieux se présenta donc à l'école du rang. Mais, au bout de quinze jours, trouvant qu'il n'apprenait pas grand chose, il prit le parti de rester illettré.

Pendant le temps qu'il fréquentait les bancs, il arriva un événement surprenant. Deux voyageurs, un soir, s'étaient arrêtés à sa demeure et avaient demandé à coucher. Après leur départ, le lendemain matin, le vieux Criquette, en apportant une brassée de bois, aperçut, au bord du chemin, un coffret qui était sans doute tombé de la voiture des visiteurs de la nuit. Ce coffret

était rempli de bel argent blanc. Aussitôt il l'apporta à sa vieille, qui n'en revenait pas d'aise et de plaisir. Elle allait posséder un bel argent et en quantité. Finie enfin sa misère ! Quelle déception que de voir les deux voyageurs revenir à la maison au cours de la journée, s'informer si par hasard on n'avait pas trouvé le coffret qu'ils venaient de perdre le long de la route.

Le vieux savait que sa femme en avait déjà tiré et dépensé quelques piastres pour ses besoins les plus pressants.

— N'avez-vous pas trouvé un coffret d'argent ? demandèrent les voyageurs.

— Eh oui ! qu'il répondit tout haut.

Et tout bas, il murmura :

— Bien sûr que Criquette est pris.

La vieille intervint aussitôt en disant :

— Messieurs, n'écoutez pas ce vieux radoteur. Il ne sait pas ce qu'il dit.

— Monsieur, où avez-vous trouvé le coffret ?

— Sur la route que je suivais hier pour aller à l'école.

— Vous voyez bien qu'il a perdu l'esprit, ajouta la vieille. Voir si un vieux bonhomme comme lui va encore à l'école !

Sur cette réponse, les voyageurs haussèrent les épaules et prirent leur départ, ça au grand soulagement de la vieille qui retrouva son confort à la pensée du bien-être que lui donnerait cet argent venu si à propos.

Pour avoir failli lui faire perdre son trésor, le bonhomme eut à subir la chicane de plus belle, du matin au soir. Las de ce régime insupportable, il se décida un jour de faire son petit paquet et de s'en aller. Il partit donc sans dire un mot, à l'aventure. La vieille, elle, s'en fichait pas mal, maintenant qu'elle avait de quoi vivre sans son support.

Arrivé au premier village, Criquette se rappela ce que sa femme lui avait souvent dit :

— Tu aurais fait un bon devineur, si tu avais été plus instruit.

Aussi, il se fabriqua un écriteau sur une planchette : « Je suis le grand devineur », et il posa la planchette sur ses épaules. De là, il s'achemina vers la ville, qui était le centre du royaume. Là il pourrait avec son talent naturel, gagner honorablement sa vie.

En entrant dans la ville, Criquette apprit qu'une grande tristesse régnait de tous

côtés. La belle princesse, fille du roi et l'aînée de la famille, venait de perdre une perle précieuse. Elle en avait été tellement chagrinée qu'elle en avait perdu la raison. On ne connaissait pas de remède à son mal. Peu après, le roi apprit l'arrivée d'un grand devineur dans la ville. Aussi s'empresse-t-il de dépêcher des serviteurs pour le découvrir, où qu'il se tienne, et pour l'emmener sans tarder au château. À la nouvelle du désir de sa Majesté, Criquette eut un frisson de crainte. Il se dit :

— Pour le coup, Criquette est pris !

Arrivé au château, on le conduit devant le roi, qui lui dit de but en blanc :

— Vous êtes le grand devineur. Eh bien ! il faut que d'ici trois jours, vous me disiez où se trouve la perle précieuse qu'a perdue la princesse. Sinon, vous serez pendu jusqu'à ce que mort s'en suive, à la porte de mon château.

En attendant, le roi lui fit préparer une chambre, avec ordre de le garder à vue.

— Criquette, cette fois, est pris vrai ! que se dit le grand devineur en s'acheminant vers sa retraite forcée.

Sur la fin de la première journée, il alla

tout triste trouver le roi et lui demande combien il y avait de serviteurs au château.

— Trois, lui répondit le roi.

— Sire, mon roi, lui dit Criquette, demain, vous m'enverrez vos trois serviteurs chacun leur tour, le premier pour me servir mon déjeuner, le deuxième mon dîner, et le troisième mon souper.

— Il en sera fait selon votre demande, répondit le roi, allez !

Le lendemain, en effet, le déjeuner fut servi par un premier serviteur. Ce repas était savoureux. Il faut dire que Criquette n'en avait jamais goûté d'aussi bon, dans sa pauvreté. À la fin du déjeuner, il ne put s'empêcher de se taper le ventre, en fixant le serviteur d'un air grave :

— Bon, en voilà un de pris !

Il est temps de vous dire que la perle précieuse avait été volée par les serviteurs en complicité tous les trois ensemble. Et la venue du grand devineur n'allait pas sans leur causer de pressantes inquiétudes. Les moindres gestes du devineur leur donnaient la frousse, sinon la terreur.

Aussitôt que, après son délicieux repas, il avait regardé avec un sourire malin le

serviteur, en disant : — En voilà un de pris ! que celui-ci rejoignit ses copains pour leur raconter en tremblant les paroles inquiétantes du devineur.

À midi, après un copieux dîner, Criquette se tapa encore une fois le ventre, en fixant l'autre serviteur, et s'écria :

— Voilà le deuxième de pris !

Celui-ci, ne comprenant pas mieux que le premier, accourut trouver ses complices et leur répéta ce qu'il venait d'entendre. Tous les trois se mirent à trembler de frayeur. Après un souper succulent, le devineur se tapa une troisième fois le ventre en fixant gravement le serviteur et s'écria :

— J'en ai toujours trois bons de pris !

Pour le coup, le dernier serviteur courut, épouvanté, vers ses compères et leur déclara que le devineur était un vrai sorcier. Il allait les dénoncer au roi, sans plus tarder. Aussi, fallait-il à tout prix aller s'arranger avec lui, pour empêcher que le roi ait vent de leur délit. Entourant le grand devineur, ils lui offrirent sur-le-champ la perle, plus mille piastres en argent, comme prix de sa discrétion et de son silence auprès du roi. Criquette accepta leur offre, tout en leur

faisant promettre de se repentir et de ne plus recommencer. Les serviteurs aussitôt sortis, Criquette s'écria, satisfait :

— Bien, pour une première aventure, Criquette ne s'en est pas trop mal tiré !

Il fallait maintenant apporter au roi la perle, sans révéler le vol des serviteurs. Comme allait-il s'y prendre ? Le lendemain matin, Criquette sortit de bonne heure et aperçut un coq-dinde splendide au milieu des volailles de la basse-cour. L'idée lui vint de mettre la perle dans du grain et de donner le tout au coq-dinde, en le soignant. Le coq-dinde avala aussitôt le grain et la perle, à la grande satisfaction du bonhomme. De bonne heure dans l'après-midi, le roi rassembla autour de lui sa famille, ses serviteurs et les officiers de sa gendarmerie. Puis il envoya chercher le grand devineur pour le questionner, voir s'il avait retrouvé le précieux bijou. À la première question du roi, Criquette répondit :

— Sire, mon roi, il n'est pas difficile de dire où est la perle. Le magnifique coq-dinde, qui est dans votre basse-cour, l'a avalée. Mais j'hésite à vous le déclarer. Ça me chagrine de faire tuer votre coq-

dinde. Il est si beau. Mais c'est lui qui a avalé la perle.

Le roi, tout surpris, annonça à sa cour :

— Si tu me fais tuer mon beau coq-dinde sans que je trouve la perle dans sa falle, Criquette, tu souffriras doublement la peine de mort, foi de roi !

Le roi, escorté des siens, se rendit à la basse-cour et donna l'ordre à ses serviteurs de tordre le cou du coq-dinde. Aussitôt dit, aussitôt fait. Tout à coup, l'assistance jeta un grand cri de surprise, à la vue de la précieuse perle qui tomba de la falle. Le roi, rempli d'admiration et de reconnaissance pour son devineur, lui donna une bourse bien garnie d'argent, le fit habiller comme un noble du royaume, et ordonna à ses valets de lui préparer comme logement une des plus belles chambres du château.

La servante du roi vint secrètement trouver Criquette. Elle voulait savoir si le cavalier qu'elle aimait follement l'épouserait, un jour. Il l'assura que le mariage ne tarderait pas à se produire et qu'une vie remplie de bonheur l'attendait. Toute joyeuse, elle se retira, mais l'instant d'après, tenta de pousser plus loin sa curiosité et d'éprouver

la véracité du devineur. Était-il vraiment sorcier sans réplique ? Pour le savoir au juste, elle s'empara, le lendemain, d'un criquet et le renferma entre deux assiettes renversée l'une sur l'autre, puis elle alla trouver le devineur. Elle lui demanda s'il pouvait deviner ce qui était renfermé dans les assiettes. Pris à l'improviste, il s'écria :



— Bon, pour le coup, Criquette est pris !
La servante, étonnée, s'enfuit à la course. Cette fois, elle était convaincue que Criquette était un fameux sorcier.

Peu après, Criquette fut saisi de nostalgie pour son village natal et il demanda au roi un congé. Le roi le lui accorda avec plaisir, tout en le priant de revenir au château et même d'y emmener sa femme.

Les trois serviteurs, de leur côté, ne pouvaient rien oublier. Toujours ils redoutaient le devineur et lui gardaient rancune de leur avoir fait restituer la perle précieuse, plus les mille piastres qu'ils avaient dû lui verser. Apprenant qu'il devait partir, ils voulurent le poursuivre, pour mettre encore une fois à l'épreuve son don devinatoire, et peut-être le dépouiller de ses biens. L'un des serviteurs qui était en même temps berger du roi fut chargé de conduire la poursuite. Il entra donc dans la bergerie, remplit un petit sac de crottes de mouton et retourna à ses compagnons. Tous trois partirent à la poursuite de Criquette. Le devineur les vit venir et ne douta pas de leur dessein de le dépouiller de son argent. Un frisson de frayeur le saisit et à l'orée du bois, il murmura :

— Cette fois, Criquette est pris !

À peu de distance, les serviteurs s'arrêtèrent. Le berger fit quelques pas en

avant et, pour s'assurer encore une fois si le bonhomme était bon devineur, il lui cria :

— Criquette, peux-tu deviner ce que j'apporte dans mon sac ?

— Pour le coup, Criquette est pris !

Mais, se rappelant qu'il portait l'habit et l'épée d'un noble, il se retourna et cria à son tour :

— Toi, berger, tu ferais mieux d'aller nettoyer tes crottes de mouton !

Tirant son épée, il se campa d'aplomb et se tint prêt à les recevoir, comme ils le méritaient. Entendant parler de crottes, les trois serviteurs se regardèrent et, figés, se dirent :

— Vraiment, il est sorcier. Il pourrait bien nous faire un mauvais parti.

Sans tarder, ils tournèrent les talons et prirent la poudre d'escampette, laissant le devineur filer à sa guise sur son chemin.

Criquette fut reçu chez lui à bras ouverts par son épouse; elle s'était fort ennuyée de ne plus l'avoir pour lui faire de la chicane. De son côté, il ne tenait guère à retourner chez le roi comme devineur, craignant qu'on ne l'attrape comme un criquet. Il aurait dû être satisfait de son sort. Mais un beau

jour, l'envie lui revint de retourner à l'emploi qui lui avait si bien profité. Mal lui en prit.

Un monarque voisin, ayant déclaré la guerre au roi son maître, celui-ci somma Criquette de lui prédire s'il devait sortir victorieux de cette guerre qu'il ne s'était pas attirée. Criquette, en étourdi, assura le roi de la victoire prochaine de ses armées, non sans se dire à lui-même :

— Cette fois, Criquette est pris !

Il le fut, en vérité. Après une semaine de combat, l'armée du roi fut anéantie et le roi fut forcé d'accepter un traité de paix fort humiliant. Outré de colère, le roi battu exerça sa vengeance sur le pauvre Criquette, qu'il fit enfermer dans la tour du château, le cou, les poignets et les chevilles enserrés dans des trappes de bois. Il devait rester là jusqu'à ce que mort s'ensuive. La nouvelle de sa mort s'ébruita et toujours, depuis, quand un malheur inattendu tombe sur quelqu'un, on dit :

— Il a été pris, comme Criquette !

MARCHDON, PLUSVITE

Depuis deux ou trois ans, Nicaïsse pratiquait le métier de colporteur. Avec une cassette remplie de brimborions, d'épinglettes, de pendants d'oreilles, de bracelets, de montres ne valant pas grand chose, il voyageait de village en village, offrant sa marchandise et l'écoulant à bon profit.

Arrivant, un soir, dans un village, il était fourbu de fatigue. La chaleur accablante et la longueur du chemin, en plus du poids de son fardeau, l'avaient poussé à bout de force et d'haleine. Aussitôt arrivé, il entra à l'hôtel des Trois-Magorets, résolu à prendre un long repos. Sous peu il se trouva attablé devant un souper appétissant. En face de lui étaient assis trois étrangers qui, eux aussi, étaient entrés au même hôtel, entendant peut-être y séjourner quelque temps. Lorsqu'ils virent Nicaïsse entrer, ils le toisèrent, surtout sa cassette. Entre la soupe et la tourtière, ils engagèrent avec lui une conversation qui prit une tournure amusante. Nicaïsse était comme eux un gai

luron, prenant plaisir à la conversation. Mais il ne se rendait pas compte qu'ils étaient trois fieffés menteurs, coquins, détrousseurs, dévaliseurs, détrôneurs et pis encore. Se levant de table, Nicaïsse demanda à l'un d'eux :

— Dites donc ! Veillons ensemble. Mais d'abord, quel est votre nom ?

— Mon ami, répondit ce dernier, mon nom est drôle; ça sonne curieux, mais enfin: je m'appelle Marchdon.

S'adressant au deuxième, Nicaïsse lui fit la même demande :

— Mon nom, répondit celui-ci, me donne un air pas pressé; je m'appelle Plusvite.

— Ce sont des noms rares, remarqua Nicaïsse. Et vous ? dit-il au troisième.

— Vous avez bien fait de demander mon nom, remarqua le dernier; mais il n'est pas flatteur: je m'appelle Sanscœur.

— C'est vrai, dit Nicaïsse, que votre nom n'est pas flatteur.

La plus franche gaieté dura pendant toute la veillée. Mais le lendemain matin, lorsque Nicaïsse se réveilla, il ne put pas trouver son gilet ni son chapeau. Il en fut déçu. Bien pis, sa cassette avait disparu. Il cou-

rut trouver l'hôtelier pour se plaindre à lui de sa perte.

— Ne m'en parlez pas ! répondit celui-ci. Je viens moi-même d'être filouté par ces trois vauriens avec qui vous vous êtes amusé hier soir. L'un d'eux est sorti en courant, votre cassette sous un bras et un paquet sous l'autre. Ses deux copains couraient à sa poursuite en beuglant : Au voleur ! Étonné de ce manège, je ne pouvais rien y comprendre, en les regardant s'enfuir. Ils ne sont pas encore rendus bien loin. Je les vois à la rivière, démarrant le bac du passeur. C'est pour mieux s'échapper.

— Il n'y a pas un moment à perdre, dit Nicaïsse. Il me faut les attraper.

Il se mit aussitôt à courir à toutes jambes. Mais en arrivant à la rivière, il vit que les voleurs étaient déjà rendus au milieu du courant, hors d'atteinte. Il se trouva nez à nez avec un homme d'une grosse corpulence, qui était aussi fâché que lui. C'était le passeur et propriétaire du bac, que les fugitifs s'étaient approprié.

— Monsieur, dit Nicaïsse, ces trois coquins ont mis main basse sur tout ce que je possède.

— Ne m'en parlez pas ! continua ce dernier. Vous voyez le vilain tour qu'ils viennent de me jouer ? Me voilà le bec à l'eau, sans bac ni rien !

— Du moins, dit Nicaïsse, vous pourrez retrouver votre bac de l'autre bord de la rivière, après qu'ils l'auront abandonné.

— Mon gars, dit le passeur, vous avez raison, le courant est peu rapide, la rivière peu profonde; je les connais comme ma poche. Je vais tout de suite traverser à jambes, pour reprendre mon bac. Il me le faut pour traverser les passagers.

— Monsieur, dit Nicaïsse, d'un ton suppliant, vous êtes de haute taille et très robuste. Traversez-moi donc sur vos épaules, que je continue la poursuite des coquins. C'est toute ma fortune qu'ils viennent de voler. Je serai obligé d'aller de porte en porte mendier mon pain.

— Montez sur mes épaules, consentit le passeur, pris de pitié pour le colporteur. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le robuste passeur, portant Nicaïsse sur son dos, se mit à traverser la rivière à pas carrés. Il n'avait avancé que vingt pas, quand Nicaïsse, excité à la vue des trois voleurs qui appro-

chaient de la rive opposée, se mit à crier à tue-tête :

— Aie ! Marchdon, Marchdon !

Il s'adressait au premier des fugitifs, à celui qui portait la cassette et le paquet.

— Là, là ! dit le passeur à demi haut, ne crie pas tant, mon gars ! J'ai déjà de l'eau en haut des genoux, il me faut être prudent, surtout en te portant comme ça. Je ne peux pas enjamber à tout hazard. On n'est pas ici sur le plancher des vaches.

Mais Nicaïsse, trop occupé à suivre de l'œil les manœuvres des voleurs qui atterrisaient en ce moment, recommença à crier : — Aie, Aie ! Marchdon, Plusvite ! Il s'adressait aux deux premiers coquins, dont c'était les noms.

— Nom d'un nom ! reprit le passeur, assez irrité, vaudrait mieux te taire ! J'ai de l'eau jusqu'à la ceinture, en danger de perdre pied. Si tu n'arrêtes pas de me brusquer, je te jette à l'eau.

Mais Nicaïsse n'entendait rien, à la vue des trois coquins qui avaient pris terre. Voyant ses chances de les rejoindre diminuer à vue d'œil, il cria encore plus fort, s'adressant cette fois aux trois fugitifs par

leur nom: — Aie ! Aie ! Marchdon, Plusvite, Sanscœur !

C'en était trop pour la sensibilité du passeur. Furieux, cette fois, il jeta Nicaïsse à l'eau, en disant: — Tiens ! bêta, j'en ai assez de tes insultes. Arrange-toi comme tu pourras !

Débarrassé de son fardeau, il continua à avancer, laissant Nicaïsse se débattre au milieu du courant. Tout en se démenant comme un possédé dans l'eau bénite, Nicaïsse se sentit à cheval sur un gros poisson. Il s'y agrippa, tout comme un homme à l'eau qui saisit une branche de salut. A cette rencontre inattendue, le poisson partit à toute vitesse, pendant que Nicaïsse, emporté à fleur d'eau, vit les trois voleurs qui se sauvaient à toutes jambes dans la même direction. Il recommença à crier de toute la force de ses poumons:

— Marchdon, Plusvite, Sanscœur ! Attendez-moi, on va bien s'arranger !

Le poisson affolé qui portait Nicaïsse arriva bientôt au haut d'une chute et s'y rua à corps perdu. Confronté par ce nouveau danger, Nicaïsse lâcha le poisson et alla choir de tout son long sur une pierre

plate qui faisait saillie dans les bouillons d'eau écumante. Or, il s'adonnait que sous cette pierre, il y avait une petite caverne dans laquelle un énorme oiseau de proie avait son aire. Au bruit de la dégringolade et aux cris de l'homme en péril, l'oiseau prit son envolée. Nicaïsse lui tomba sur le dos et l'empoigna comme une nouvelle planche de sauvetage. L'oiseau, l'emportant, fuyait à tire d'ailes vers la rive. Une fois de plus, Nicaïsse s'excita de revoir les trois filous qui s'enfuyaient. Il cria :

— Aie ! Marchdon, Plusvite, Sanscœur ! Attendez-moi, j'ai quelque chose à vous dire !

L'oiseau, effarouché, continuait son envolée. Tôt il survola le chemin que suivaient les fugitifs. Pauvre Nicaïsse, fallait-il qu'en un seul jour infortuné, il se fasse dévaliser, puis voyager par eau, par air et par terre ! Traversant la route à peu de hauteur, il lâcha prise et, tombant tête-bêche, il se trouva à enfourcher un petit bœuf. La bête, en recevant ce fardeau qui lui tombait de haut, lâcha un Mou-u-u bêlant et partit comme bouchon de poil à l'encontre des voleurs.

— Aie ! Marchdon, Plusvite, Sanscœur ! que cria Nicaïsse. Cette fois, vous ne m'échapperez pas !

Mais, l'idiot, il ne savait pas ce qui lui pendait au bout du nez. Car il ne connaissait pas le vieil adage : Qui dit menteur dit voleur. Qui dit voleur dit tueur. En se butant contre les trois coquins, Nicaïsse lâcha le bœuf épouvanté et alla rouler sur le chemin pierreux. Bien qu'étourdi de sa chute, il se releva tant bien que mal. Les filous, vite revenus de leur surprise, ne lui laissèrent pas le temps de se ressaisir mais se précipitèrent sur lui, le rouèrent de coups et le laissèrent étendu sans mouvements, sur la route. Des passants l'aperçurent peu après, s'approchèrent de son corps inerte. Se penchant sur lui, ils crurent saisir, dans un dernier souffle, son dernier appel :

— Aie ! Marchdon, Plusvite, Sanscœur ! Remettez-moi ma cassette !

Il n'avait plus rien à faire de sa cassette, dans l'autre monde ! Voilà comment pour s'être amusé avec des amis d'occasions, Nicaïsse avait commis la plus grande imprudence de sa vie. Il s'était fait dépouiller de son bien. Puis croyant se refaire par

lui-même dans une folle poursuite, il était allé rouler sans vie sur une route où passaient autant de canailles que d'honnêtes gens. Mes chers enfants, toujours défiez-vous des faux amis !

LE BANDIT VERGINO

Une fois, c'était un roi qui gouvernait son royaume avec sagesse. Il comblait son peuple de faveurs et, en retour, il recevait l'estime et le respect de ses sujets qui l'aimaient comme un bon père. Mais en ce temps-là comme aujourd'hui, on comptait des moutons noirs dans le troupeau. Et, dans ce royaume, on ne connaissait que trop bien la mauvaise réputation du bandit Vergino. Ses déprédations étaient parfois diaboliques.

Un jour, le fils du roi s'était éloigné du château. Vergino, qui le guettait venir, se dressa tout à coup devant lui et le somma de lui donner son argent : La bourse ou la vie ! Le prince tenta de se mettre en défense, mais, avant qu'il ait le temps de tirer son épée, il reçut un coup de lance qui le coucha sans connaissance en terre. Le bandit le dépouilla aussitôt. Il allait s'enfuir, lorsque trois jeunes gens arrivèrent soudain sur les lieux. Apercevant le corps inanimé du prince et reconnaissant Vergino, ils se mirent à trembler de tous leurs membres. Vergino, surpris et se voyant découvert,

s'élança d'un bond vers eux. La lance à la main, il cria :

— Faquins de malheur, que faites-vous ici ? Peu s'en faut que je vous transperce le corps de ma lance.

Mais les voyant si craintifs, il se ravisa et dit :

— Je veux bien vous accorder la vie, mais à une condition.

— Quelle condition ?

— C'est qu'au cas où l'on venait à vous interroger, jamais vous ne déclariez ce que vous venez de voir. Si on vous questionne, ne donnez jamais autre réponse que celles-ci. Toi le premier, tu répondras ces trois mots : — Tous les trois ! Toi le deuxième, tu diras : — Pour de l'argent ! et toi le dernier, tu diras : — Vous avez raison ! Si vous prononcez un mot de plus, je vous traverserai, un jour ou l'autre, le corps avec ma lance.

Sur ces menaces, Vergino s'enfuit, laissant les trois jeunes gens plus morts que vifs.

Il venait à peine de disparaître à un tournant du chemin, qu'arrivaient du côté opposé quatre gendarmes. Ces émissaires de la

justice surprirent les trois jeunes gens autour du corps inanimé du jeune prince: ils allaient le placer au bord du chemin.

— Ah, mécréants ! s'écrièrent les gendarmes. Nous arrivons juste à temps pour vous empêcher de cacher votre crime. Approchez ici ! dirent-ils à celui qui paraissait commander les autres, et dites-nous la raison de ce forfait.

— Tous les trois ! répondit le premier. Les gendarmes comprirent :

— Oui, tous les trois ! nous vous avons pris sur le fait, tous ensemble.

— Pour de l'argent, ajouta le deuxième.

— Oui, sans doute pour de l'argent, répéta un gendarme. Vous saviez que le prince porte de l'argent sur sa personne.

— Vous avez raison, avoua en hésitant le troisième.

— Voilà un aveu: vous avez assassiné ce pauvre homme.

Pas un autre mot de la part des jeunes gens.

— Un de vous va nous aider à charger le mort sur la monture. Nous allons le porter au monastère, où les moines en auront soin. Quant aux prisonniers, conduisez-les

chez le grand baillif.

Le baillif, une fois au courant du crime dont on accusait les prisonniers, se mit en frais de les interroger :

— Prisonniers, parlez franchement ! Comment avez-vous commis cet attentat ?

— Tous les trois, répondit l'un d'eux.

— Oui, tous les trois; vous êtes trois ici présents.

— Pour de l'argent, ajouta le deuxième prisonnier, à son tour.

— Oui, sans doute pour de l'argent, répéta le baillif.

— Vous avez raison, conclut le troisième.

— Vous avouez donc que nous avons raison et que vous êtes dans le tort.

A ce moment, le premier gendarme, revenant du monastère, annonça que c'était bien le fils du roi qui avait été victime de l'attentat, mais que les moines avaient constaté que le prince était encore en vie. Ils s'efforçaient de le réchapper. Tout le personnel du château était alors alerté de la nouvelle que le prince avait été victime de meurtriers. Le roi, averti de sa perte par un serviteur trop zélé, entra dans une grande colère. Il ordonna qu'on lui amène les

assassins et il les interrogea sur-le-champ :

— Avez-vous tué mon fils ?

Les prisonniers, plus intimidés que jamais en la présence du roi, mais n'oubliant pas la menace du bandit Vergino, se mirent en état de répondre à l'interrogatoire. Le premier répondit :

— Tous les trois.

— Oui, vous trois, chenapans que vous êtes !

— Pour de l'argent.

— Pour son argent. Je m'en doute bien, vilaines canailles !

— Vous avez raison, confessa faiblement le dernier.

De plus en plus outré de colère, le roi commanda qu'on jette les prisonniers en prison, sous bonne garde. Et il rendit lui-même la sentence :

— Demain matin, ils seront pendus à neuf heures, à la porte du château.

Le lendemain tout s'exécutait tel que l'avait ordonné le roi. Le bourreau se tenait sur l'échafaud avec ses prisonniers, prêt à l'exécution capitale. Cependant un courrier à cheval, en entrant en scène, cria de retarder la pendaison pendant qu'il se

rendait auprès du roi. La nouvelle est que le prince n'était vraiment pas mort et qu'il avait repris toute sa connaissance. Les jeunes gens, malgré leur prétendu aveu, n'avaient pas trempé la main dans son sang. Le vrai coupable était le bandit Vergino.

A cette annonce, le roi fit appeler sa gendarmerie et il ordonna sa mise en campagne. Il fallait arrêter l'infâme Vergino dans les trente jours suivants. Sinon les trois jeunes gens seraient punis pour leur réticence qui avait induit la justice en erreur. Dans tous cas semblables à l'avenir ce n'est pas à des criminels qu'on doit obéir, mais aux officiers de la justice qu'on doit par tous les moyens éclairer. Il faut dire que les recherches du bandit Vergino furent prolongées et pénibles. Mais enfin on parvint à cerner le bandit et à s'en emparer, non sans que certains gendarmes reçussent des blessures. Le bandit Vergino, en fin de compte, fut condamné pour le reste de sa vie au cachot où l'on est nourri qu'au pain noir et à l'eau claire.

Quant au prince il revint à la santé et, le temps arrivé, il succéda à son père. Portant la couronne comme lui, il marcha sur ses traces.

BRICOLET

C'était, une fois, un homme et une femme — Pierre et Madeleine. Sans être fortunés, ils n'en vivaient pas moins dans une certaine aisance, dans une maisonnette au pied des champs cultivés.

Un jour de printemps, avant les semailles, Pierre s'en va bûcher sa provision de bois de chauffage pour le prochain hiver. Madeleine, seule à la maison, prépare comme d'habitude le repas de son Pierre, qui doit revenir des bois vers les quatre heures de l'après-midi. Tout en accomplissant ses devoirs de maîtresse de maison, elle jette souvent des regards vers la chambre attenante à la cuisine. Dans cette chambre, il y a une masse énorme de laine fraîchement tondue toute emmêlée. Pierre, avant de partir, le matin, lui avait ordonné de se débarrasser de ce travail au plus tôt, avant l'arrivée de la saison froide.

— Ah ! murmure-t-elle, que c'est triste d'être obligée de carder et de filer la laine, tous les jours de l'année ! Pierre ne songe qu'à économiser pour nos vieux jours, com-

me si nous étions pauvres. A quoi bon : nous n'avons pas d'enfant. A qui iront tous nos biens ? Si du moins je pouvais avoir de l'aide ! Mais Pierre ne l'entend pas sur ce ton. L'idiot !

Madeleine, hantée par le besoin d'oisiveté, murmure des propos de plus en plus acerbes contre son mari. Du dépit elle passe à la colère outrée. Elle lance des invectives un moment, puis, en l'autre, se laisse entraîner par un grand découragement. Aveuglée par la rancune, un jour, elle s'oublie jusqu'à demander au diable de lui venir en aide, de la décharger de son ouvrage. A peine a-t-elle exprimé son coupable désir que le gravier de l'allée, devant la maison, craque sous les pas d'un étranger qui approche. On frappe trois coups secs à la porte.

— Entrez ! dit Madeleine, cherchant à se remettre de son embarras. La porte s'ouvre et un homme d'aspect imposant fait son apparition. Ses yeux sont noirs et perçants, ses sourcils relevés en forme d'accent circonflexe, et la barbiche à son menton est lissée en pointe. Les ongles de ses doigts sont fins et effilés ; ses pieds chaussés, longs et pointus.

— Eh ! dit-il, je suis celui que vous venez d'invoquer. Je suis prêt à me charger de votre ouvrage, à carder et à filer votre laine. Mais à une condition, une seule. C'est que vous signiez ce billet. Dans ce billet, vous promettez de deviner mon nom, au bout d'un an et un jour, quand je me présenterai de nouveau. Ça, à condition que je file votre laine. Si vous ne pouvez pas le deviner, vous m'appartiendrez.

Madeleine, encore sous l'impulsion de la colère, et intimidée par cet être autoritaire, sans plus réfléchir signe l'engagement et l'étranger part, apportant avec lui la laine.

Une fois calmée, la pauvre femme ne tarde pas à comprendre la gravité de son action. Mais pas moyen d'y revenir ! Petit à petit elle s'en console en pensant qu'elle est débarrassée de sa pénible tâche. Durant l'année qui vient, elle aurait le temps d'apprendre par cœur tous les noms dans le calendrier. Ça lui permettrait de deviner celui du fileur de laine à la barbiche en pointe.

Le lendemain soir, Pierre s'en revient à son logis. Il lui prend fantaisie de suivre un petit sentier de détour en détours, aboutissant à une clairière à l'intérieur de la

forêt. Après avoir marché pendant quelque temps, il s'arrête, surpris. N'a-t-il pas entendu une voix chantant tout près ? Il écoute, avance doucement. Oui, quelqu'un est là, dans la clairière. Sa voix devient plus distincte à mesure qu'il approche. De plus près, dans la clairière, il distingue un personnage fantastique qui fait tourner un rouet en filant. À côté de lui, s'élève un amas de laine filée. Des yeux du fileur jaillissent des éclairs fauves. Sa voix grince la raillerie et le persiflage. Il chante sans cesse le refrain :

*La femm' pour qui je file,
Si ell' savait mon nom,
Mais qu'ell' serait heureuse ! (Bis)
Bricolet, Bricolet est mon nom. (Bis)*

Tout interdit, Pierre s'arrête et écoute. Poussé par la curiosité, il approche avec mille précautions. Un cercle de fumée noire s'élève de tous côtés et des décharges d'étincelles dépassent le sommet des arbres. Saisi de crainte, il s'éloigne en toute hâte de ce lieu hanté par le mauvais esprit.

— Ah ça ! dit-il à sa femme en entrant, je viens d'être témoin d'une chose incroyable.



Puis il raconte à Madeleine ce qu'il vient de voir et d'entendre. Et il n'omet pas le curieux refrain :

*La femm' pour qui je file,
Si ell' savait mon nom,
Mais qu'ell' serait heureuse ! (Bis)
Bricolet, Bricolet est mon nom. (Bis)*

Cette histoire est une véritable révélation pour Madeleine, aussi la cause d'une grande joie. Mais elle n'en fait rien voir à son mari, parce qu'elle a gardé le secret du marché infâme conclu avec nul autre que Satan. Plus de doute possible pour elle, le fileur de la clairière était son visiteur inconnu des jours passés, celui dont il lui faut deviner le nom. Son nom, oui, elle le sait maintenant. C'est Bricolet ! Qui l'aurait jamais deviné ! A la pensée qu'elle seule n'aurait jamais pu le deviner, elle frissonne de la tête aux pieds.

Une nuit pendant l'absence de son mari, au milieu d'éclairs et du tonnerre, le diable rapporte la laine filée. Comme le délai d'une année et un jour n'est pas écoulé, il repart en laissant derrière lui une odeur de soufre brûlé. Elle se rend bien compte à

qui elle a affaire. Le lendemain, elle vaque aux soins du ménage en chantonnant sans cesse le refrain diabolique pour ne pas oublier le nom de Bricolet.

*La femm' pour qui je file,
Si ell' savait mon nom,
Mais qu'ell' serait heureuse! (Bis)
Bricolet, Bricolet est mon nom. (Bis)*

La pauvre Madeleine était bourrelée de contrition. Elle regrette le moment d'oubli qui pourrait bien lui coûter son salut éternel.

Le reste de l'année passe sans plus d'inquiétude. Et même sa contrition finit par s'émousser. L'année et un jour écoulés, de bonne heure dans l'avant-midi, Satan se présente en vrai conquérant, sans cérémonie, sûr de son gain. En tirant le bout de papier de sa poche, il somme Madeleine de lui dire son nom. Futée comme une mouche, elle commence par jouer l'étonnement. Semblant se consulter elle-même, elle dit au monsieur cornu :

— Votre nom ? Vous me prenez par surprise. Je n'y ai plus pensé. Attendez donc, c'est peut-être Lucifer lui-même que j'ai devant moi ?

— Non ! reprend le diable. Mais je suis un de ses nombreux serviteurs.

— Belzébuth sans doute ?

— Non, c'est pas ça !

— Gripet ?

— Non, dit le diable, dont le visage se dilatait en un rire infernal.

— Auroche ?

— Non, pas ça !

Et Satan avance d'un pas assuré.

— Hurluberlu ? dit Madeleine qui, on s'en aperçoit, a appris dans l'almanach une suite de noms diaboliques.

— Non, non, mille fois non ! Et tu es à moi, s'écrie le diable qui, cette fois, s'avance et veut s'emparer de Madeleine. C'est pour l'entraîner avec lui, vous n'en doutez pas, dans son royaume ténébreux.

Affolée, Madeleine ne badine plus. Elle s'écrie :

— Retire-toi, Bricolet ! Va ailleurs chercher une dupe. Pour moi, je me repens de ma promesse et je suis bien guérie de ma paresse et de mes sottises colères. Va-t-en au diable ton pareil, Bricolet de malheur !

A son nom Bricolet, le diable subit un tremblement de rage. Ses traits se convul-

sent. De son corps se dégagent une fumée et une puanteur infectes. Pivotant sur ses talons, il lance un cri assourdissant et, dans sa fuite, enlève le chambranle de la porte et une partie du mur y attenant. Il laisse partout des traces de bois calciné par son passage et par son attouchement de maudit. A ce fracas Madeleine s'évanouit.

En arrivant à la maison, le soir, Pierre est étonné de constater les dégâts et de trouver sa femme étendue de tout son long sur le plancher. Il s'empresse de lui donner les soins nécessaires. Après avoir rouvert les yeux et s'être remise de sa terreur du Gripet, elle peut raconter à Pierre l'effroyable histoire du fileur de la clairière. Se jetant à genoux toute en larmes, devant son mari, elle implore son pardon. C'est bien assez de punition pour sa paresse, sa colère et sa bouderie. Comme elle sera sage et industrielle à l'avenir ! Elle ne veut plus avoir rien à faire avec les Bricolets infernaux qui rôdent sur terre pour faire commettre des bêtises aux femmes de ménage, à celles qui écoutent trop volontiers leurs mauvais penchants.

BÂTON, TAPE !

Il était, une fois, une pauvre veuve qui n'avait pas toujours de nourriture pour ses trois enfants — Pierre, Jacques et Jean.

Un jour, Pierre, qui est l'aîné, dit à sa mère :

— Il est temps que je parte et que j'aille gagner ma vie. Je reviendrai quand j'aurai fait fortune.

— Pauvre enfant, tu as bon cœur. Bonne chance !

Il partit de grand matin et, pendant des mois, sa mère n'eut pas de ses nouvelles.

Pendant qu'il voyage, sur la route il rencontre une vieille quêtuse. Elle lui demande la charité et quelle route à suivre. Pierre lui montre la route en autant qu'il la connaît lui-même. Puis il lui donne un morceau de pain, le dernier qui lui reste. La vieille se redresse et lui dit :

— Je suis fée. Pour ta récompense de ta charité, voici une nappe blanche; je te la donne pour ton bien. Tu n'auras qu'à dire :

« Nappe, mets la table ! » Elle s'étendra et se couvrira de fruits et de mets délicieux. La même chose se produira chaque fois que tu le souhaiteras.

Pierre remercie la bonne fée, dont le nom est Blanche-Toile. La nappe sous le bras, il retourne sur ses pas. Sa fortune étant faite, il doit revenir à la maison de sa mère la veuve. La route à parcourir est longue; il arrête donc à une auberge pour passer la nuit. La faim le poussant, il prend sa nappe et dit :

— Nappe, mets la table !

Aussitôt la nappe s'étend sur la table et se recouvre de fruits et de mets succulents. Pierre se régale à son goût. L'aubergiste, qui a connaissance de cette merveille, se lève pendant la nuit et entre sur la pointe des pieds dans la chambre de Pierre, vole sa nappe et la remplace par une autre, qui est commune. De bon matin, Pierre se réveille, se lève et reprend sa route. Arrivé chez sa mère, qui est heureuse de le revoir, il dit :

— Ma fortune est faite ! Voici la nappe que m'a donnée la fée Blanche-Toile. Avec

elle nous ne souffrirons jamais de la faim.
Vous allez voir !

Il prend sa nappe et prononce les mots :

— Nappe, mets la table !

Mais la nappe reste pliée. Elle ne met point la table, comme Pierre s'y attend. Tout déçu, il examine la nappe et s'aperçoit qu'elle est différente. On lui a volé la sienne et on lui en a substitué une commune.

— Ah ! c'est l'aubergiste qui m'a pris ma nappe ! le coquin !

Jacques, le deuxième des trois frères, dit :

— C'est mon tour de partir pour faire fortune. Je vais retrouver la nappe de Blanche-Toile.

Il part, marche, marche, marche, sans rien découvrir. Un jour, il arrive au bord d'une rivière où est assise une vieille femme toute courbattue par l'âge et la misère. Elle se tourne vers lui et lui demande :

— Bon jeune homme, veux-tu m'aider à traverser la rivière, dans ce méchant canot ?

Jacques, toujours obligeant, vide le canot qui fait eau et, de peine et de misère, arrive à traverser la vieille femme de l'autre côté

de la rivière. Une fois débarquée, la vieille, qui se nomme Cocotte-Blanche, dit à Jacques :

— Je suis fée. Tu as bon cœur. Voici ta récompense.

De sous sa collerette elle tire une poule et la lui donne, disant :

— Tu n'auras qu'à dire : « Poule, ponds pour moi ! » et elle te pondra trois œufs d'or.

Enchanté de ce don, Jacques remercie la fée Cocotte-Blanche et, sa fortune étant faite, il retourne sur ses pas, vers la maison de la veuve sa mère. La route est longue ; il lui faut s'arrêter à une auberge pour y passer la nuit. Le soir, après souper, il monte à sa chambre et dit à sa poule :

— Poule, ponds pour moi !

La poule fait Cocorico ! et lui pond trois jolis œufs d'or, dont l'un est pour l'écot de l'aubergiste. Celui-ci, qui a tout vu et tout entendu, se lève pendant la nuit. Alors que Jacques dort, il entre sur la pointe des pieds dans sa chambre et vole la poule aux œufs d'or. Puis il met à sa place une poule ordinaire de basse-cour.

Le lendemain, Jacques, en arrivant chez sa mère, se hâte de dire :

— Ma mère, ma fortune est faite et la vôtre pareillement. La fée Cocotte-Blanche m'a donné la poule sans pareille. Regardez bien !

Posant la poule sur la table, il lui dit :

— Poule, ponds pour moi !

La poule branle un peu la tête et caquette : « Caque-caque carette ! » Mais elle ne pond pas, pas même un sou.

Tout déçu, Jacques baisse la tête et dit :

— Je ne vois qu'une chose, c'est l'aubergiste qui, pendant la nuit, a volé ma poule.

Alors Jean, le troisième enfant de la veuve, dit à son tour :

— C'est à moi d'aller gagner ma vie, de faire ma fortune.

Il part, marche, marche, marche. Il marche longtemps, sans rien trouver. À la tombée du jour et à l'entrée d'un bois, il voit une vieille femme assise sur une souche.

— Mon cher petit homme, veux-tu m'aider à traverser le bois ? Il fait noir et je suis presque aveugle.

Jean, toujours obligeant comme ses frères, prend la vieille par la main et l'aide à

traverser le bois. Rendue de l'autre côté, la vieille femme, qui s'appelle Gaule-Blanche, se redresse et dit :

— Je suis fée et tu as bon cœur. Pour ta récompense, je te donne ce bâton noueux. Tu n'auras qu'à lui dire : « Bâton, tape ! » Aussitôt le bâton se mettra à taper de plus belle. Il tapera à droite, à gauche qui tu voudras.

— Merci, bonne mère !

Il retourne sur sa route et, le bâton à la main, s'en revient à la maison de sa mère la veuve.

En chemin, il s'arrête le soir à l'auberge dont ses frères n'ont pas manqué de lui parler. Le lendemain matin, l'aubergiste lui demande le paiement de son écot. Pour toute réponse Jean dit :

— Aubergiste, c'est vous qui avez volé la nappe qui s'appelle Mets-la-Table ! de mon frère aîné Pierre.

— Non, non ! répond l'autre, je n'ai jamais vu ni volé de nappe à qui que ce soit.

Jean lève son bâton et dit :

— Voleur que vous êtes, rendez-moi la

nappe Mets-la-Table ! ou mon bâton va jouer du gourdin.

— Ma parole, je n'ai pas de nappe Mets-la-Table !

— Soit ! dit Jean. C'est à mon bâton que vous allez avoir affaire. Bâton, tape !

Le bâton s'abat aussitôt sur le dos de l'aubergiste : « Bing bang pan pan ! » L'aubergiste se sauve de chambre en chambre, mais le bâton le suit partout : « Bing bang pan pan ! » À la fin il roule à terre, tout meurtri de coups. Il geint et il se lamente à tous les saints. Puis il finit par supplier :

— Jeune homme, arrête ton bâton ! Il va me tuer.

Jean répond :

Il n'en tient qu'à vous de l'arrêter. Remettez-moi la nappe de mon frère Pierre !

Éreinté, le corps tout bleu de coups de gourdin nouveaux, l'aubergiste court chercher la nappe et la remet à qui de droit. Jean s'en va s'enfermer dans sa chambre et se fait servir un succulent repas : « Nappe, mets la table ! » Le repas couru, il passe une bonne nuit à dormir, sans que l'aubergiste ait envie, cette fois, de voler le gourdin qui l'a presque assommé.

Le lendemain matin, à la veille de partir pour retourner chez sa mère la veuve, Jean appelle l'aubergiste et lui dit :

— Ce matin, c'est le tour de la poule aux trois œufs d'or de mon frère Jacques. Remettez-la-moi !

— De poule aux trois œufs d'or, je n'en ai jamais vu, ni entendu parler.

— Puisque vous vous obstinez, c'est mon bâton qui va en décider.

— Non, non, je n'ai pas volé de poule aux trois œufs d'or.

Il se sauve les jambes à son cou, tant il a peur du gourdin. Mais Jean lève le bâton et dit :

— Bâton, tape !

Le bâton se met en train : « Bing bang pan pan ! » et s'abat sur les épaules de l'aubergiste, qui crie, qui hurle, qui roule à terre, demandant grâce et pitié. Mais le bâton ne cesse de frapper, si bien qu'à la fin l'aubergiste supplie Jean de rappeler son gourdin, et il lui remet la poule aux trois œufs d'or. Jean, satisfait, retourne à la maison de sa mère la veuve, portant en main et sur son bras la nappe, la poule et le gourdin.

Par mésaventure il rencontre en route trois voleurs de grand chemin. Le voilà bien mal pris. Les voleurs s'emparent de sa poule pour en faire un fricot. Il leur dit :

— Remettez-moi ma poule ou je joue du bâton !

Les voleurs éclatent de rire. Un bâton n'est pas grand'chose pour leur peur, à eux qui sont armés de sabres et de lances.

Alors Jean crie :

— Bâton, tape !

Le bâton de la fée Gaule-Blanche part comme un ouragan, s'abat sur le dos des trois brigands : « Bing bang pan pan ! »

Épouvantés, les côtes défoncées, les voleurs laissent tomber la poule et se mettent à fuir en hurlant. Jean rappelle son gourdin en disant :

— Pas trop n'en faut !

Arrivé à la maison de sa mère la veuve où l'attendent ses deux frères Pierre et Jacques, il dit :

— J'ai rapporté la nappe, la poule et le bâton. Notre fortune est faite !

Aussitôt, il ajoute :

— Nappe, mets la table !

La table est tout recouverte de fruits, de tourtières, de pâtisseries, d'ortolans et de vins de toutes sortes.

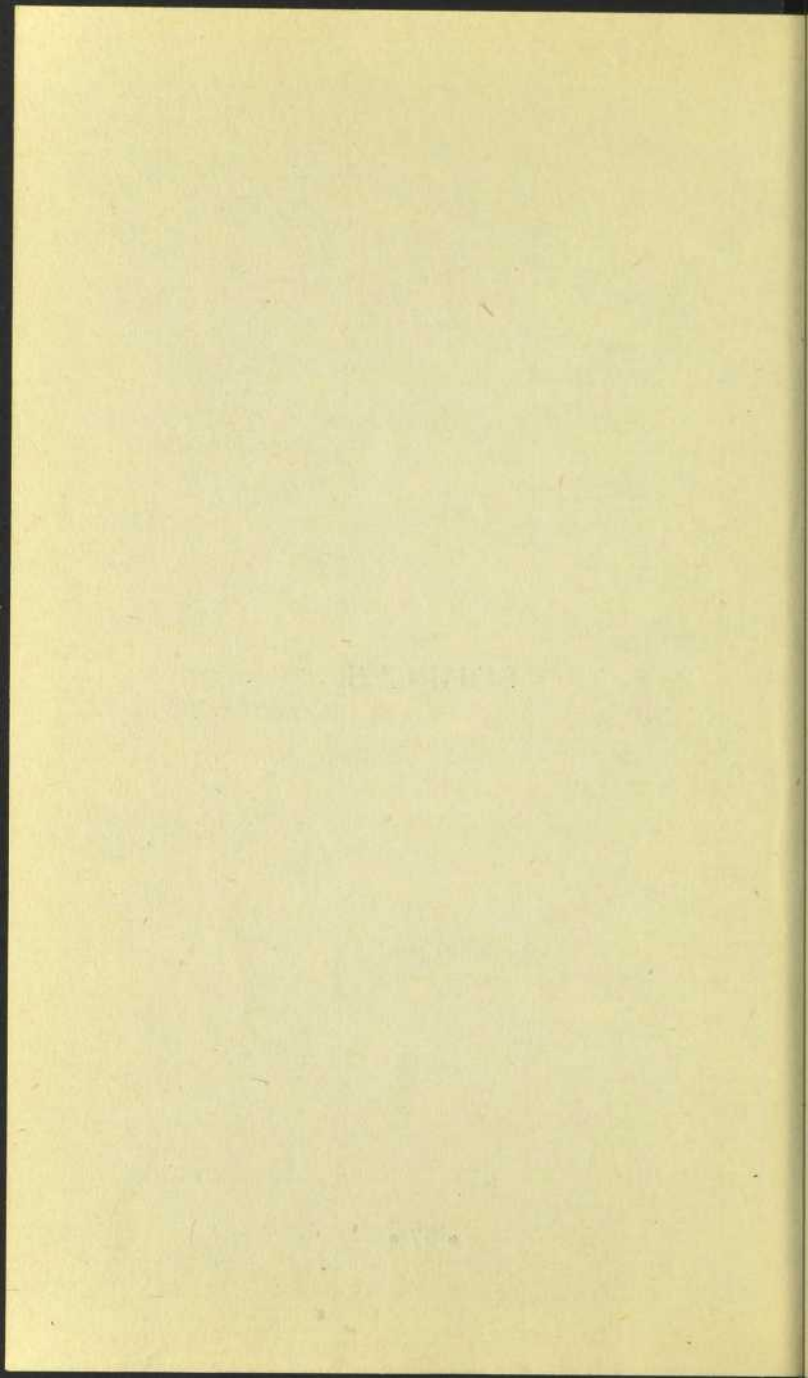
— Poule, ponds pour moi !

Et la poule se met à chanter cocorico ! et à pondre trois jolis œufs d'or.

Quant au bâton de la fée Gaule-Blanche, il va se percher de lui-même derrière la porte, prêt à défendre s'il y a lieu la veuve et ses trois enfants qui ont su gagner la faveur des fées.

Ce fut pour eux grande réjouissance de se voir réunis, leur fortune étant faite. Pour moi, je n'en ai plus entendu parler.

SOURCES



SOURCES

Les contes de la *Collection Lambert* ont été appris ou recueillis par Adélarde Lambert, dans sa famille ou dans son milieu, et communiqués au jour le jour, après 1917, à l'auteur de ces cahiers qui sont destinés à l'enfance. Né à Saint-Cuthbert, dans le comté de Berthier-en-haut, en 1867, Lambert émigra avec ses parents, en 1869, d'abord à Woonsocket, Rhode Island, et plus tard à Fall River, Massachusetts, États-Unis. C'est pendant les longues veillées autour de la lampe au foyer qu'il apprit surtout de sa mère un grand nombre de contes, de chants, de rimettes et de jeux. (Voir sa biographie, par M. Gustave Lanctot, au *Journal of American Folklore*, Vol. 36, No. 141, juillet-septembre, 1923. Pages 1-5.)

LE MEUNIER SANS-SOUCI d'Adélarde Lambert, sous sa forme authentique.

a d'abord été publié par Pierre Daviault, dans *The Journal of American Folk-lore*, avril-septembre 1940, pages 105-107. Lambert le tenait de Georges Picard, de Drummondville, Québec.

CRIQUETTE EST PRIS, qui vient aussi de Lambert, a paru sous sa forme authentique dans la même livraison du *Journal*, aux pages 141-145.

MARCHDON, PLUSVITE, communiqué par le même (attribué par erreur à E.-Z. Massicotte), a été publié dans la même livraison du *Journal*, sous le titre des « Trois Coquins », pages 126-129.

LE BANDIT VERGINO, aussi de la Collection Adélarde Lambert.

BRICOLET, aussi de la Collection Adélarde Lambert.

BÂTON, TAPE ! : fut appris par Gustave Lanctot à Saint-Constant de Laprairie, qui l'a publié dans *The Journal of American Folk-lore*, en janvier-mars 1916, pages 145-148. Ici, il est légèrement retouché.

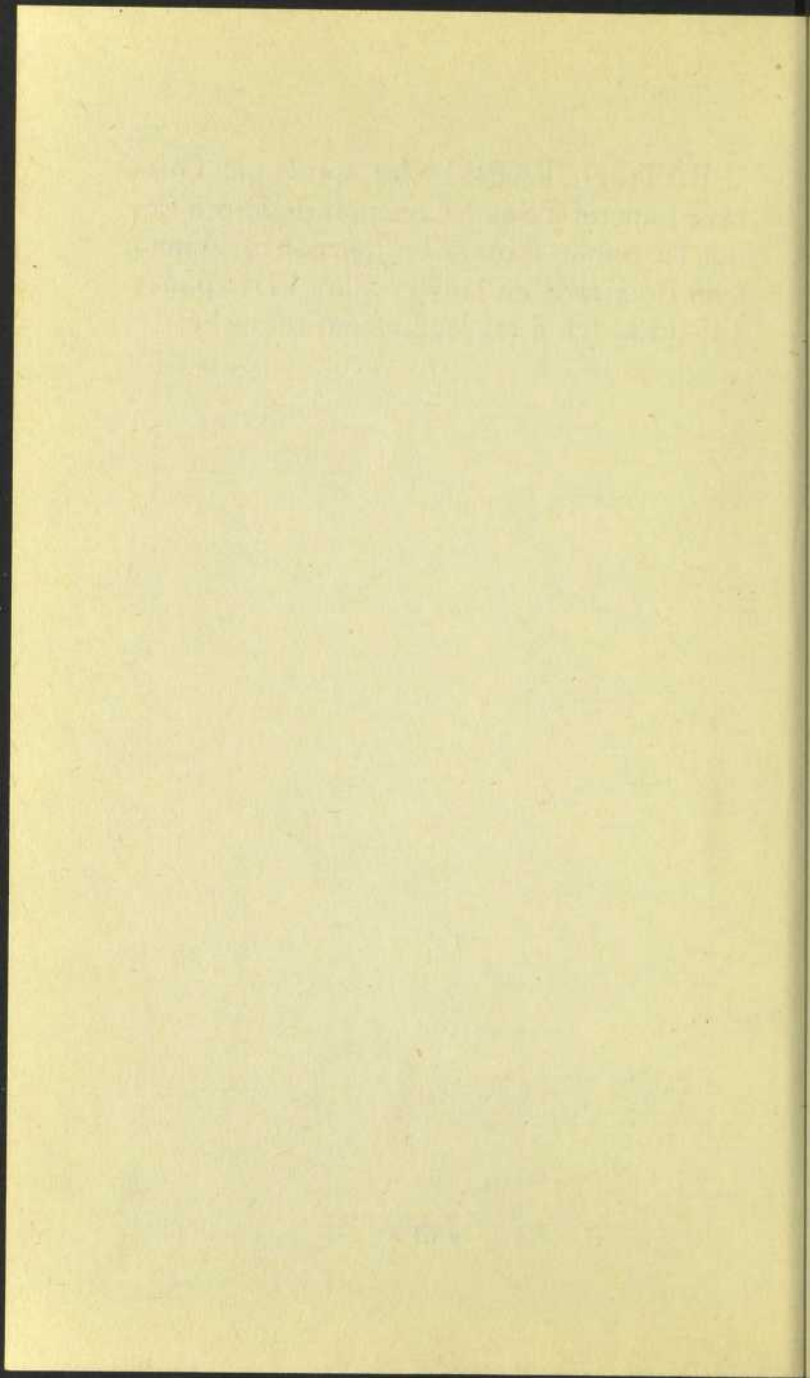


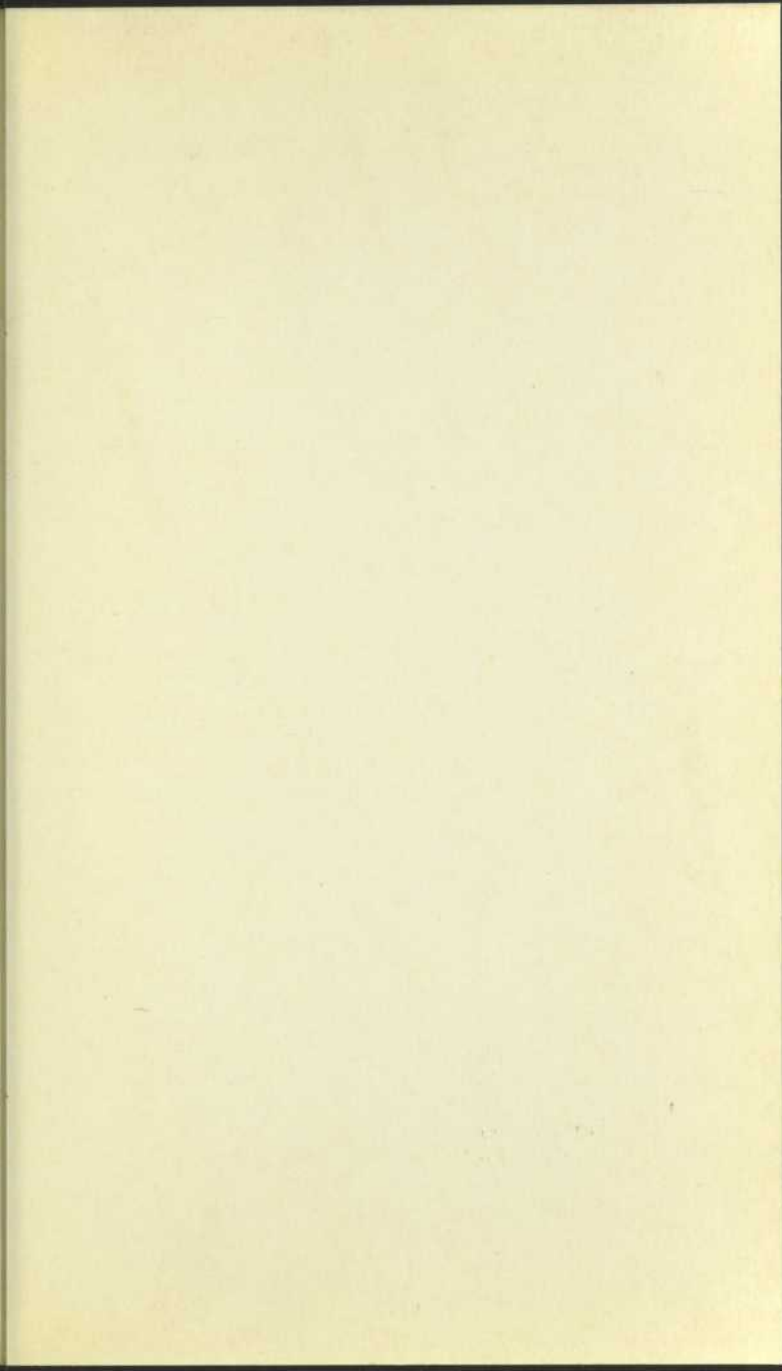
TABLE DES MATIÈRES

Le meunier Sans-Souci	3
Criquette est pris	11
Marchdon, Plusvite	23
Le bandit Vergino	32
Bricolet	38
Bâton, tape	47
Sources	59

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

*Achévé d'imprimer à Montréal (Canada)
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*

3000101.188
301.112-111A2



Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :
L'AIGUILLE QUI PARLE
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

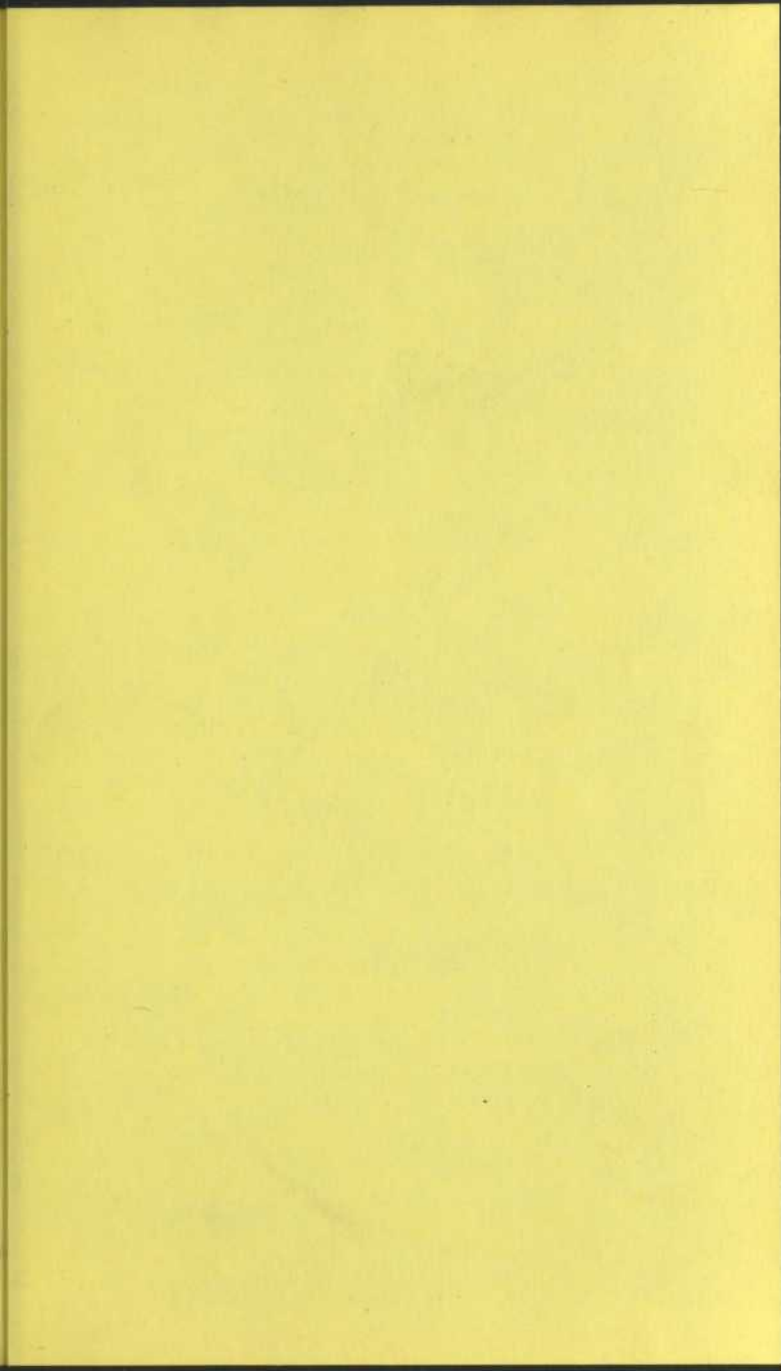
LES ÉDITIONS CHANTECLER

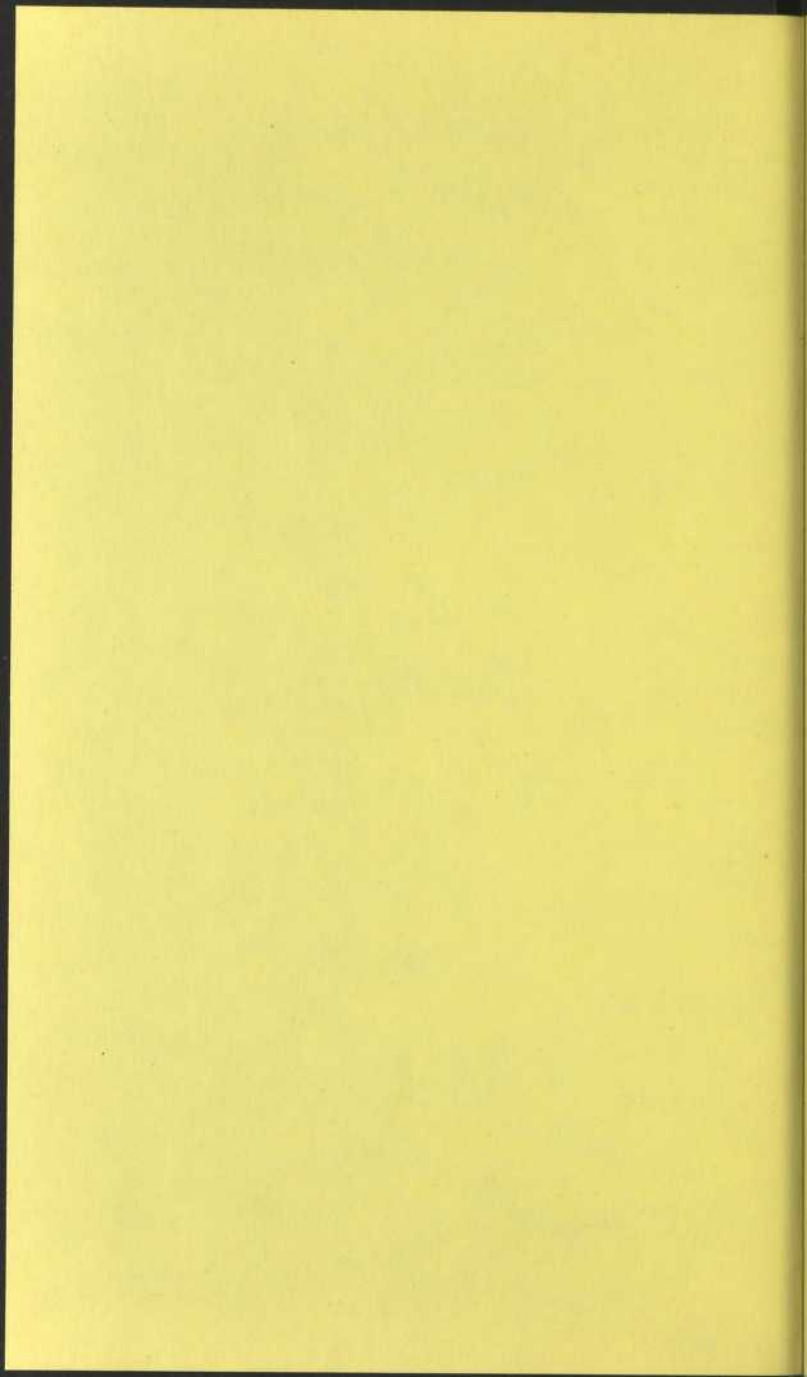
Ltée

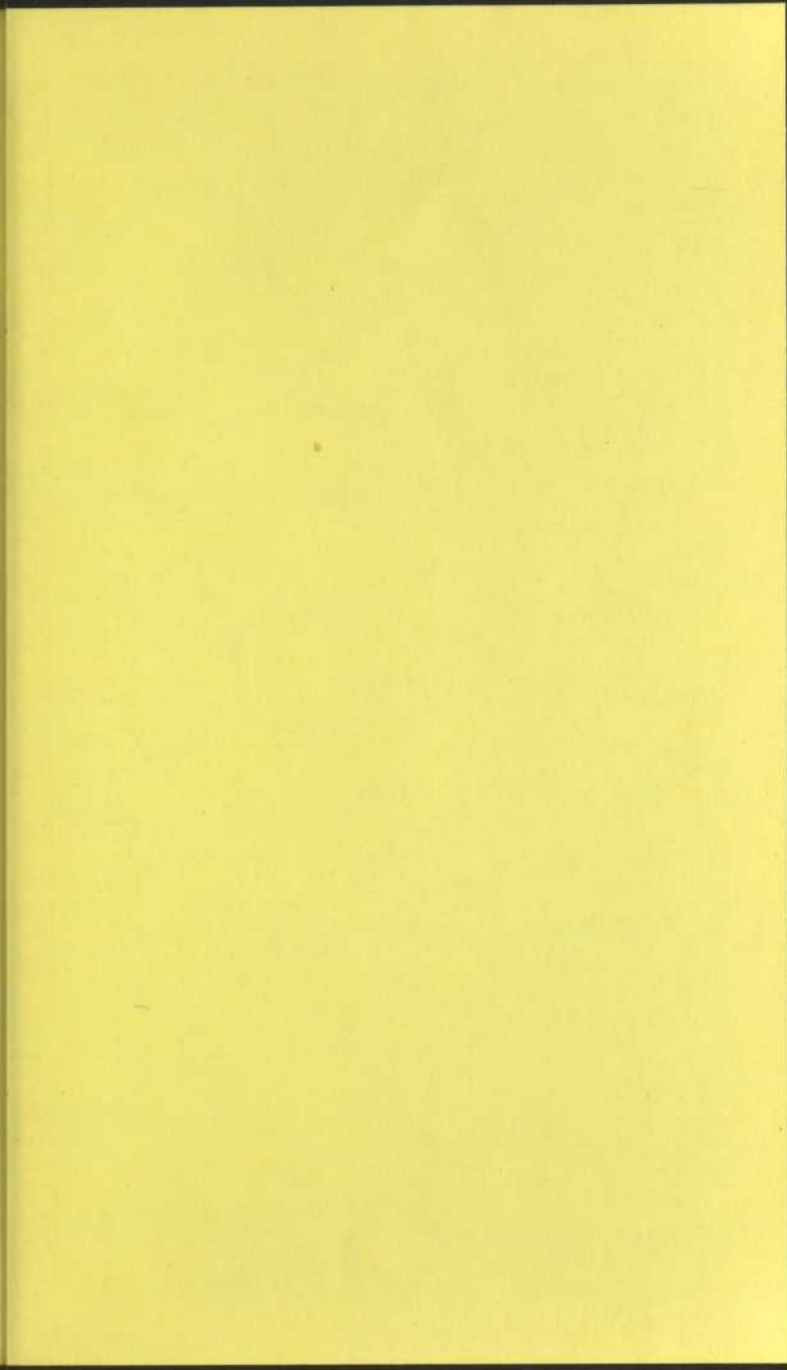
8125, ST-LAURENT

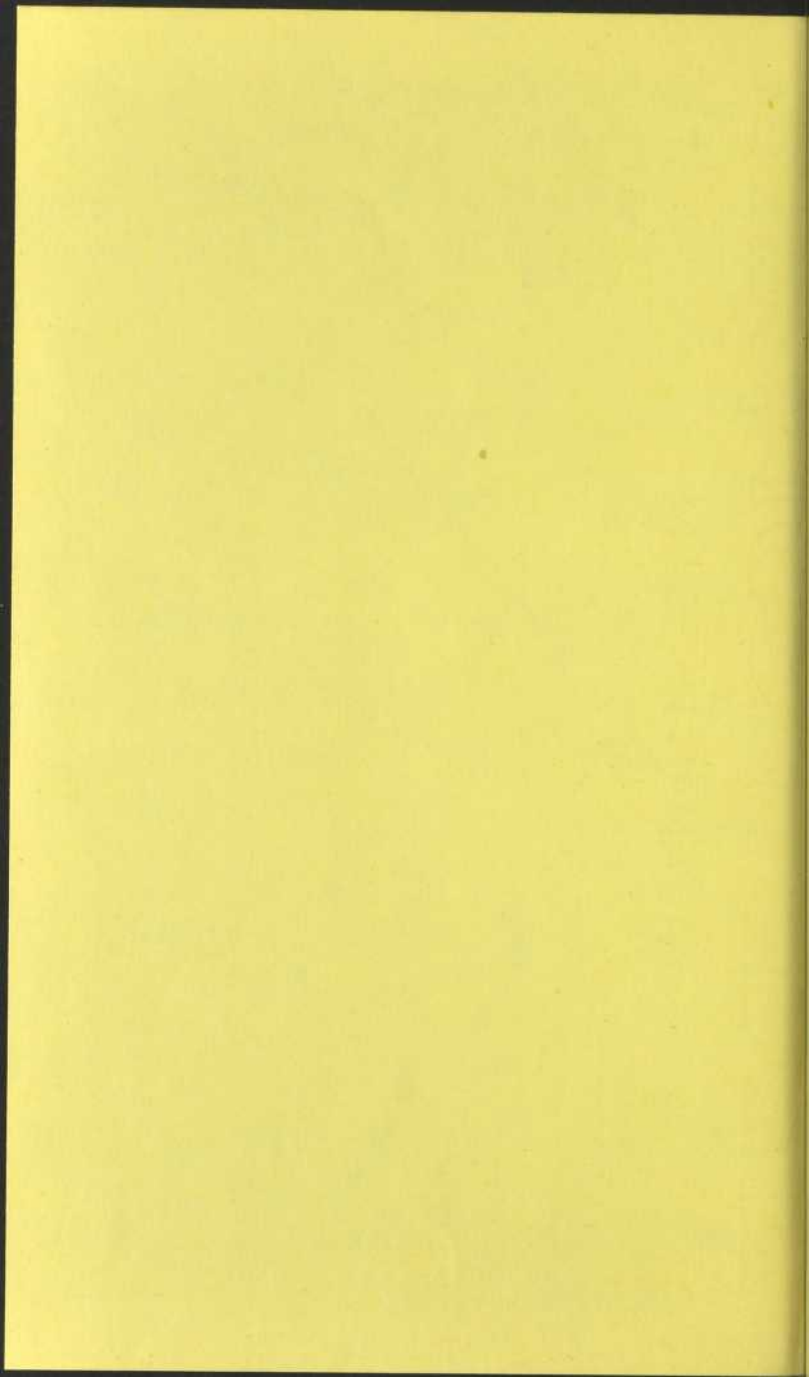
MONTRÉAL-14

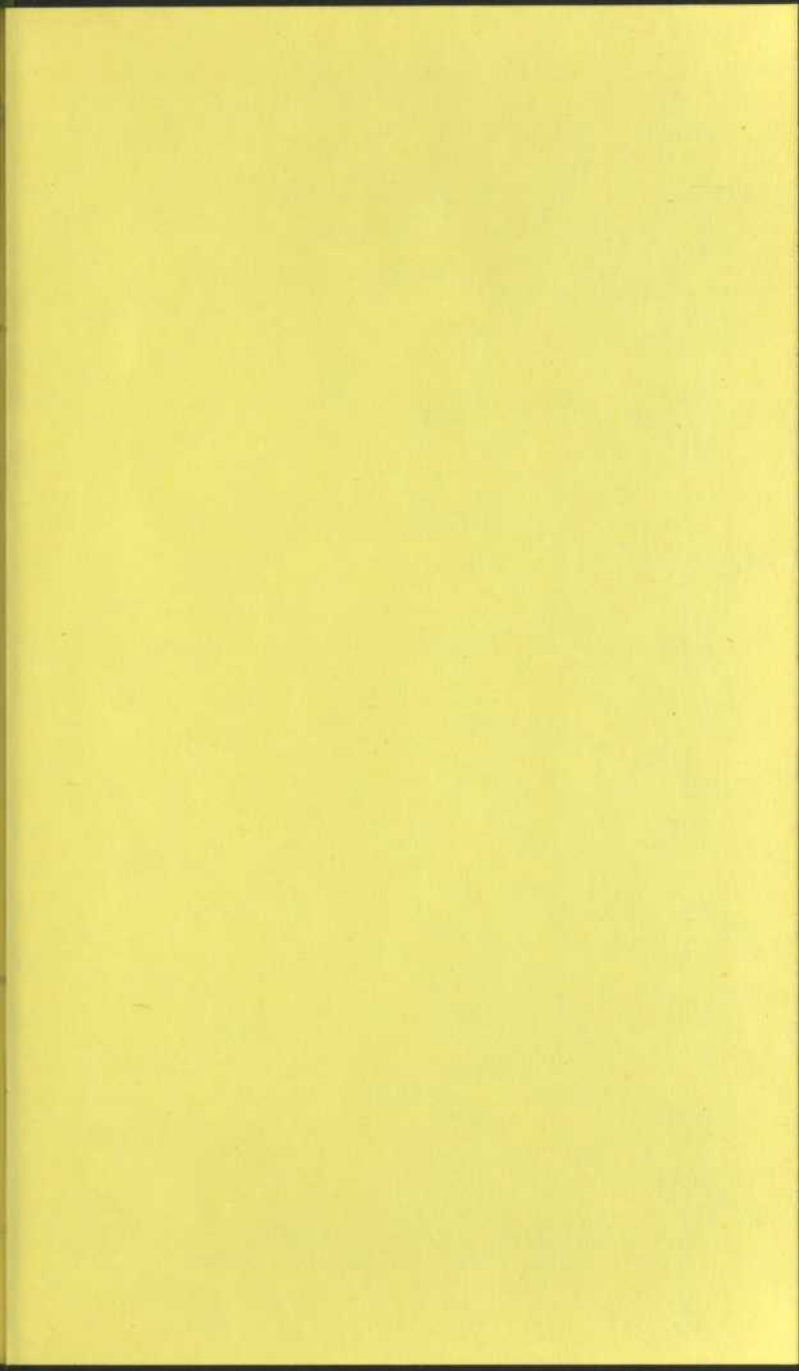
DUpont 8-5781 *

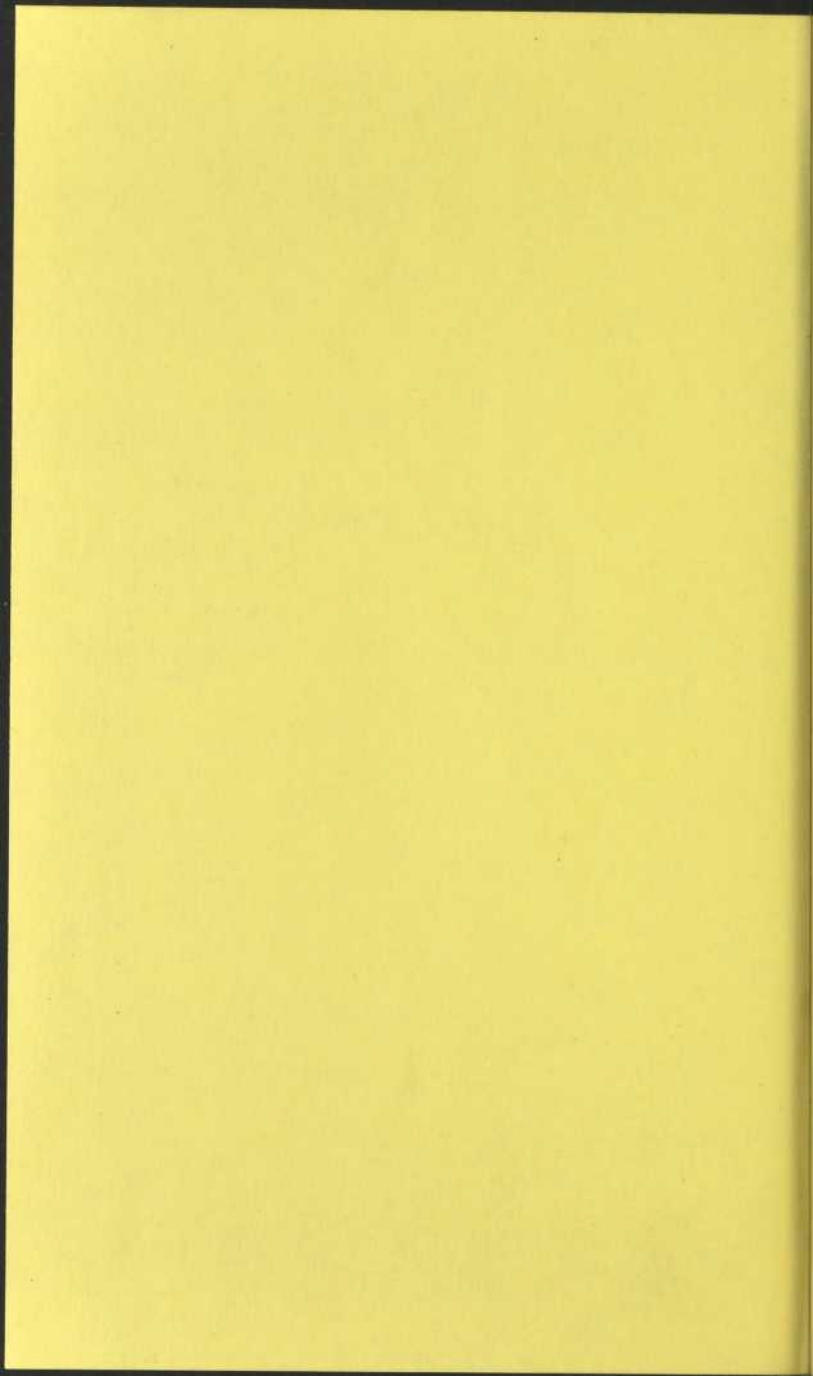


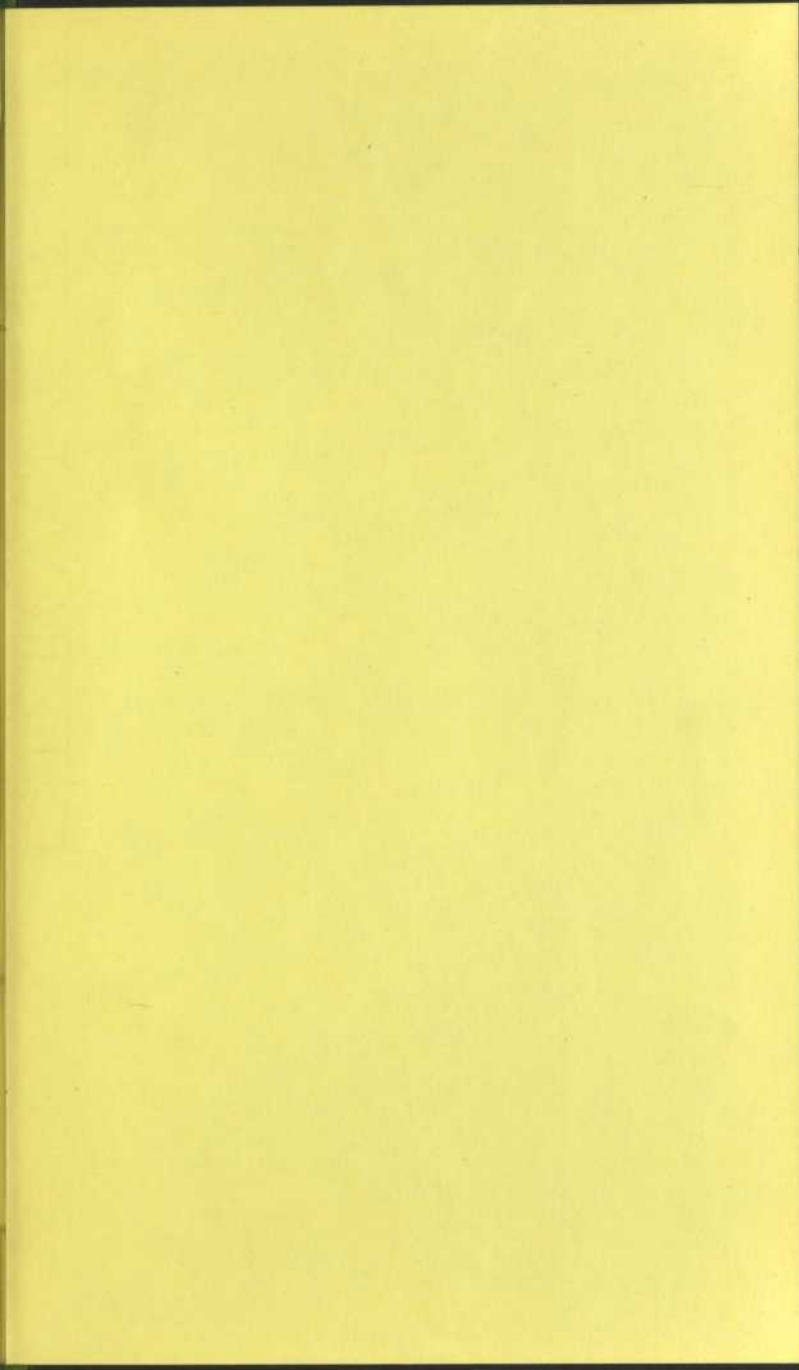


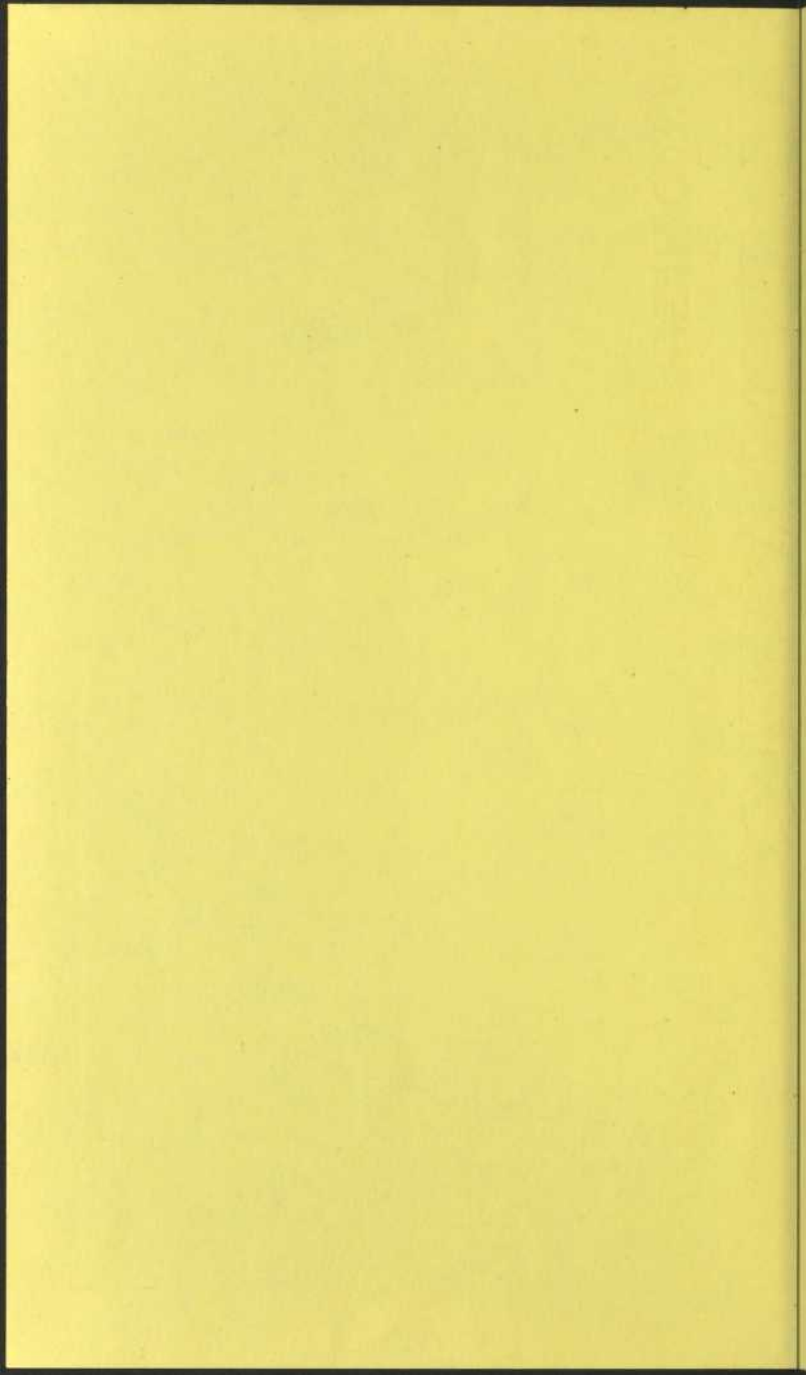


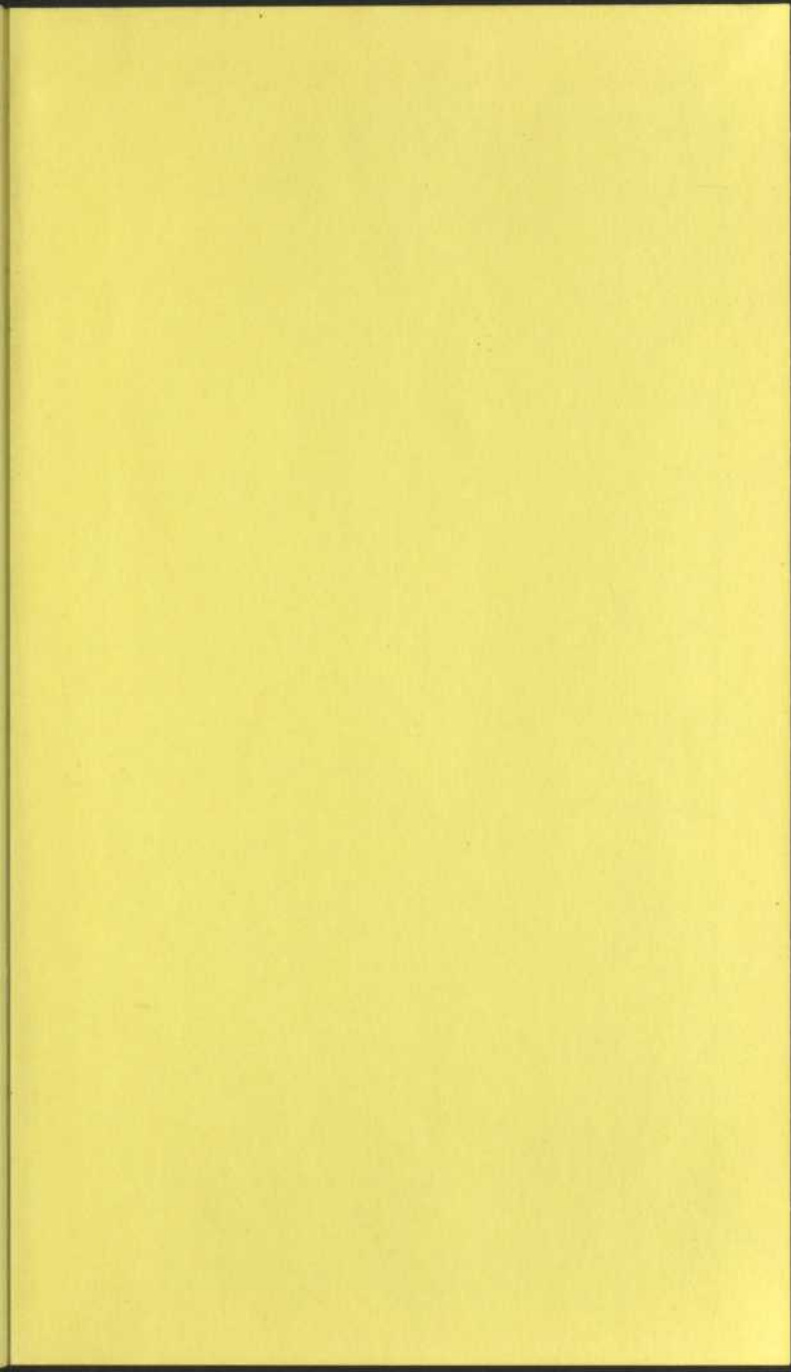


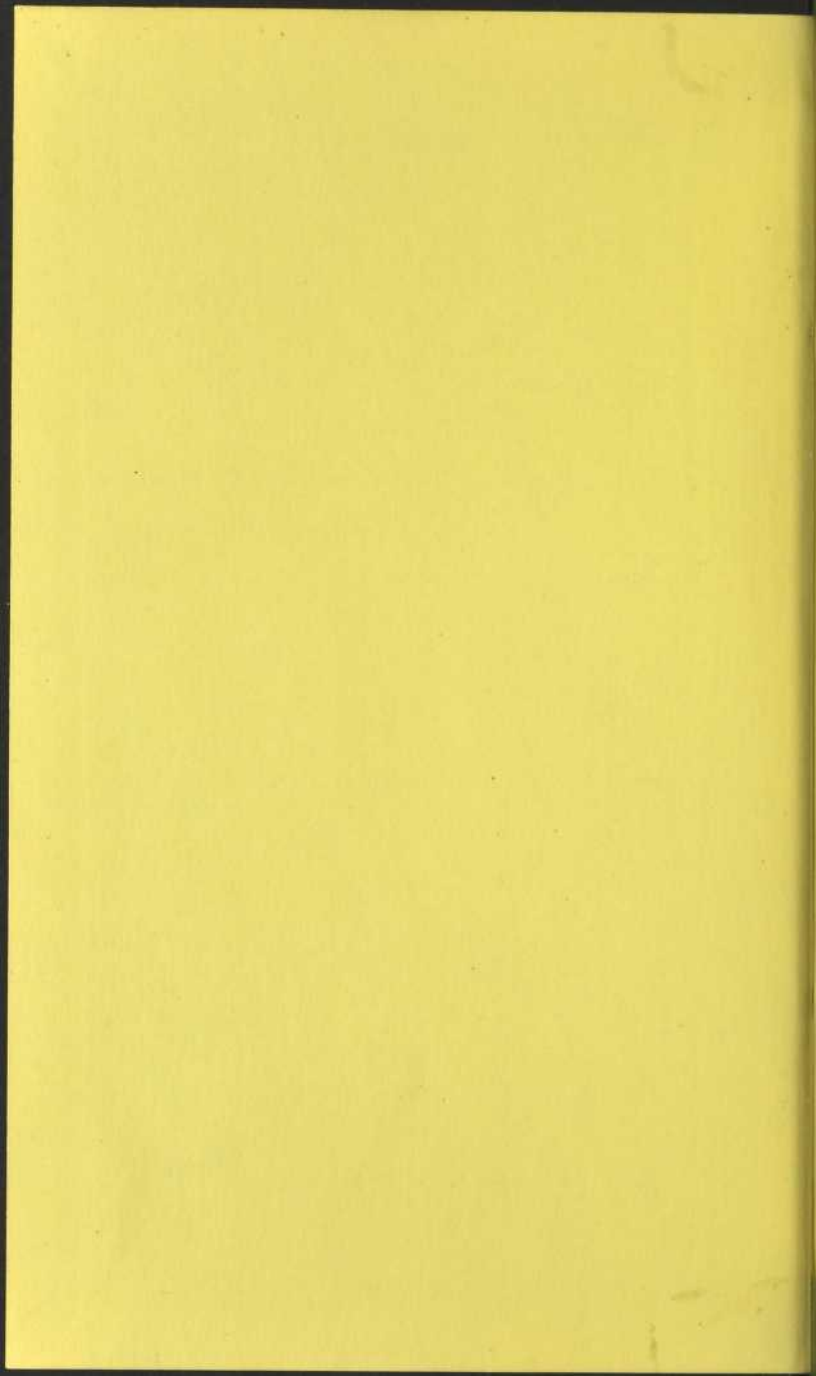














BNQ



000 435 494